

Généa
79

LA REVUE DU CERCLE GÉNÉALOGIQUE DES DEUX-SÈVRES

DÉCEMBRE 2023 — N° 120



C'QUE C'EST BEAU,
LA PHOTOGRAPHIE !

N° ISSN 1157-1357

SOMMAIRE

Photo de couverture : Retour au pays. Les Deux-Sévriennes se succèdent au stéréoscope devant les sites vosgiens. Pharmacie Queuille, Niort. Cote 5 FI 1171

Le mot du cercle	2
A comme Azay et son café de village	3
B comme Brosserie Brenet	4
C comme Cordier & Chatelier :	9
D comme Dunkerque et l'opération Dynamo	12
E comme Épreuves	14
F comme Fleurs pour Marie-Thérèse	16
G comme Guste, ce cher grand-père	18
H comme Hommage d'une petite fille à son institutrice	21
I comme Image pieuse	23
J comme Je me souviens	26
K comme Kyrielle de photos	28
L comme Les jeunes filles de Mougou	30
M comme Mécontentement familiale à Mazières	32
N comme Née de père inconnu ?	34
O comme Orphelins du photographe	35
P comme Pugny	36
Q comme Quand des photos manquent à mon moulin !	40
R comme Recherche Marie désespérément	43
S comme Saint-Mérault et ses tricoteuses	45
T comme Tisserands	46
U comme Ulysse Texier de la Caillerie	48
V comme Vallans un soir d'été	50
W comme ... Waouh ! Quelle classe, cette classe !	51
X comme Joseph Deborde X Anathalie Jourdain	53
Y comme Y a-t-il quelqu'un qui reconnaisse Monette ?	55
Z comme Zoom-Zoom sur des détails d'une photo	57

ADHÉSION ET ABONNEMENT 2024

- Cotisation de base incluant l'accès au bulletin en ligne :	29 €
- Supplément pour bulletin version papier :	25 €
- Supplément pour bulletin papier hors France métropolitaine :	40 €

Mise en page de la revue : Françoise CLAIRAND

Responsable de la publication : Raymond DEBORDE

Reproduction interdite des textes et illustrations.

Les articles n'engagent que leurs auteurs ou signataires.

Les articles et documents ne sont pas retournés.

Version papier imprimée par Imprimerie Nouvelle Angevin.



CERCLE GÉNÉALOGIQUE DES DEUX-SÈVRES

Siège social : Archives départementales
26 rue de la Blauderie 79022 NIORT CEDEX
Siret n° 409 984 0085 0001

Association loi 1901 – J.O du 4.07.1990

Courriel genea79@orange.fr

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président	Raymond DEBORDE
Vice-présidentes	Monique BUREAU Jacqueline TEXIER
Secrétaire	Sylviane CLERGEAUD
Secrétaires adjointes	Danièle BILLAUDEAU Anne-Marie MOREAU
Trésorier	Claude BRANGIER
Trésorier adjoint	Jean-Philippe POIGNANT
Administrateurs	Françoise CLAIRAND Stéphane DALLET Sylvie DEBORDE Nadège DEJOUX Laurence GABARD Serge JARDIN Françoise MILLET Brigitte PROUST Gérard ROBINET Liliane ROCHE Céline SIMON

*C'que c'est beau la photographie
Les souvenirs sur papier glacé
Pas d'raison pour qu'on les oublie
Les beaux yeux, les beaux jours passés...
chantaient les Frères Jacques autrefois.*

La photographie est le thème choisi cette année comme exercice d'écriture généalogique dans le cadre du ChallengeAZ. Nous sommes donc 26 à avoir exploré nos albums et nos boîtes à photos pour en extraire l'image ou les images que nous voulions vous raconter. Parus sur notre blog tout au long du mois de novembre, ces 26 textes à partir d'instantanés méritaient bien de se retrouver regroupés et publiés dans cette revue.



Nous devons à Nicéphore Niepce d'avoir en 1811 inventé le procédé permettant de conserver des moments fugitifs. La technique s'est améliorée tout au long du XIX^e siècle et, dans le même temps, la pratique s'est démocratisée et répandue partout, jusque dans notre territoire. Dans les Deux-Sèvres, le pharmacien et inventeur Georges Queuille (1857-1932) nous a laissé une importante collection de clichés, dont plus de six mille plaques de verre conservées aux Archives départementales des Deux-Sèvres. C'est l'une d'elles que vous retrouvez en couverture de ce numéro. Notre voisin de Vendée, Jules Robuchon (1840-1922) est connu pour son ouvrage *Paysages et monuments du Poitou* où l'on retrouve de magnifiques images prises dans notre département. Plus près de nous, Raymond Bergevin dit Ramuntcho (1878-1953) installé en Charente-Maritime est l'auteur de nombreux clichés qui ont donné des cartes postales de toute la région. Au cours des années, des hommes et quelques femmes en firent leur métier, s'installant même dans de petites communes. Ils (ou elles) couvraient les mariages, portraitisaient les fiancés, les militaires et les communiantes, immortalisaient les familles et les groupes scolaires... Vous retrouverez certaines de ces images et les textes qui les accompagnent dans les pages qui suivent.

Au XX^e siècle, l'appareil photo est devenu abordable et la plupart des familles ont fini par en posséder un, plus ou moins sophistiqué (jetable, instamatic, reflex et maintenant smartphone...). Nous sommes tous devenus des photographes désormais. Les images prises, parfois floues ou mal cadrées, sont sans doute moins artistiques mais elles peuvent être bien plus riches en émotion. Elles sont aussi à l'origine d'articles contenus dans cette revue.

Merci donc aux 25 auteurs qui m'ont accompagné de A à Z dans cet exercice annuel d'écriture ; cette revue est l'album photo souvenir de cette belle aventure et elle leur est dédiée. Pour conclure, je rends la parole aux Frères Jacques :

*Ne bougeons plus
Attention 1, 2, 3, j'appuie !
On sourit pour l'éternité.*

Raymond DEBORDE

P.S. Vous pouvez bouger maintenant. Je vous souhaite de joyeuses fêtes de fin d'année et, bien sûr, photographiez-les pour en garder le souvenir !

A COMME AZAY ET SON CAFÉ DE VILLAGE

Quand Marie arrive au monde le 28 octobre 1909 à Parthenay, son avenir n'était pas gagné... et pourtant.

Son père Baptiste Barron, né en 1880 et sa mère Marie Camusard, née en 1885 s'unissent le 23 novembre 1908 à Saint-Aubin-le-Cloud.

Le couple emménage à Parthenay, faubourg Saint-Paul, lieu de naissance de Marie.

1914, son père Baptiste est mobilisé. Le 26 septembre, il est tué à Lihons, dans la Somme. Marie, seule avec sa mère, fait l'apprentissage d'une vie difficile. Le 22 juillet 1919, elle est déclarée pupille de la Nation, cette aide sera la bienvenue.

La petite famille quitte Parthenay pour Azay-sur-Thouet.

Peu d'informations sur son adolescence.



Marie, en haut à droite, avec ses cousins et cousines, sa mère et tantes (dont ma grand-mère)

Dans les années 1930, elle fait la connaissance de Baptiste Gaillard, un jeune homme boulanger de 26 ans. La vie semble belle à Marie qui devient son épouse le 9 avril 1932. Le jeune couple s'installe place de l'Église dans un petit commerce de boissons. L'enseigne « Café du Centre » devient le rendez-vous des habitants d'Azay.

Ce bonheur est de courte durée, le malheur s'abat de nouveau sur Marie. Baptiste meurt brutalement le 21 février 1935, la laissant seule et sans enfant. Marie ne s'avoue pas vaincue et continue l'exploitation du petit café. Elle fait un peu de restauration et enchaîne les repas festifs : mariages, communions... dans la grande salle à l'étage. Sa mère l'assistera jusqu'à son décès en 1951.

C'est en 1970 que je fais la connaissance de Marie. Ma mère désirant revoir sa région natale. Nous partîmes donc, pendant les vacances d'été, ma petite famille, mes parents et moi, découvrir la Gâtine.

J'ai gardé un agréable souvenir de cette première rencontre.

Son accueil et sa gentillesse m'ont conforté dans le désir de renouveler cette première entrevue. C'est pourquoi, lorsque nous avons l'occasion de séjourner dans la région, nous ne manquons pas d'aller passer quelques heures avec elle.

En 1983, rentrant de nos congés au Pays basque, la petite visite se transforma en week-end. Dès notre arrivée, Marie nous informa que la journée du lendemain serait consacrée au « Repas des Anciens » et que par conséquent pas question de repartir avant lundi, nous étions ses invités !

Magnifique moment de convivialité où les voisins et amis de Marie nous accueillirent chaleureusement, nous les « cousins normands ».

C'était la dernière fois que je la rencontrais. J'avais quelques fois des nouvelles par un oncle qui venait l'aider occasionnellement.

En 1991 j'appris qu'elle était décédée le 14 janvier de cette même année.



Le petit café de Marie



Ambiance au petit café

Maintenant, lorsque nos loisirs nous emmènent dans les Deux-Sèvres, nous passons par le cimetière d'Azay et faisons une pause devant le petit café désormais bien triste sans la présence de Marie.

Jean-Pierre DAVID

B COMME BROSSERIE BRENET, UNE BELLE HISTOIRE DE BROSSIERS SUR 5 GÉNÉRATIONS

J'ai visité en juillet l'exposition « Du ménage à l'art » qui se tenait au Séchoir à Port-Boinot (Niort) à l'occasion des 125 ans de la brosserie Brenet.

Le soir en faisant des recherches sur le site des Archives départementales des Deux-Sèvres, je tombe par hasard sur une photo de la brosserie datant de 1933.



Sur la photo, rue de la Passerelle à Souché, Victor-Emmanuel Brenet avec son épouse Renée et un ouvrier. Ouvrage de Rémy Bouffard et Claude Pérochon, "Mémoire en Images. Niort" (8 BIB 3216). Cote 36 FI 3469.

Quel beau sujet pour ce challenge 2023 dont le thème est la photographie. Il aurait très bien convenu également au thème des « vieux métiers », même si l'entreprise Brenet a su évoluer au fil des années et adapter le métier de brossier au monde d'aujourd'hui, en témoigne la magnifique exposition de cet

été : « De l'outil pour l'art, la beauté, l'industrie, jusqu'à l'objet du quotidien au design le plus inattendu, celle-ci fait découvrir à travers 400 objets, un patrimoine vivant méconnu : celui des brosses et des brosseurs. »



La brosserie Brenet démarre avec André Brenet : André, né en 1819 à Thorigné (Celles-sur-Belle), est le fils de Jacques Brenet, cultivateur, domestique, et de Jeanne Métayer, tous deux protestants.

Grâce aux relevés réalisés par le Cercle généalogique des Deux-Sèvres, j'ai trouvé une trace de la transcription des actes protestants concernant la famille de Jacques, (le père d'André), dans l'Édit de Tolérance de Saint-Maixent-l'École.

Non catholiques St Naxent 1789

8-1 M 10-10-1768 (Rougard)
Jacques Brenet f. François-Renée Minson Thorigné
Marie Sabourin f. feu François-Jeanne Rossard
François 21 e 1770
Jacques 15 12 1771

10-2-1775
Jacques Brenet vf Marie Sabourin
Françoise Proust
Jeanne 31 10 1775
Louis 30 3 1780
Jean 14 12 1782
Pierre 8 9 1785
Marie 12 5 1788

16e. F Proust f Chantecaille. Ret. au Canton-le Marié signe
E.1 * Jean Thorigné vf Louis Sabourin décédé of. Et Thorigné 4n soir 54 ans
16e. Pierre Zheppelin fils, Jacques Renet genre qui signe

N 22-1-1775 (Garnier)
François Brenet lat. Thorigné f. François. fe. Renée Minson
Madeleine Proust f. feu François-Suzanne Possier (Chieubaudière Thorigné)
Suzanne 31 1 1774
François 25 11 1775
Pierre 19 4 1777
Jacques 15 5 1780
Daniel 24 11 1782
Jean 4 2 1785
Madeleine 24 7 1787

RECHERCHES
GROSSEVIERE

AD 79 Edit de tolérance de Saint-Maixent-l'Ecole -
cote 2J 45

André a été cultivateur, journalier, avant de se marier à 28 ans en 1847 avec Magdelaine Dutois, âgée de 25 ans. Dans les actes de naissance de ses enfants, il est déclaré successivement cultivateur en 1848 et 1851 (Jacques et Louise), journalier en 1853, 1855 et 1858 (Marie, Victoire et Madelaine), enfin brossier en 1861, 1863 et 1866 (Henri, Victor et Augustine sur Niort).

Ci-après quelques témoignages (en italique) issus des mémoires de Jacques Brenet et extraits des écrits de Victor Brenet : d'après Jacques Brenet, *son arrière-grand-père, André Brenet, s'installe à Souché pour devenir carrier*. Plusieurs carrières y étaient actives au 19^e siècle. Des édifices niortais étaient en cours de construction, les églises Saint-André et Saint-Hilaire de Niort, les ponts Main. André va ensuite travailler à la broserie des Fontenelles. Il y était menuisier et travaillait le bois de brosse. Il n'y travaille pas très longtemps puisque la production s'arrête en 1863, mais il reste brossier jusqu'à 57 ans, date du recensement de la population de 1876.

16. 11.	16	Brunes	Brunes	Brunes Astrucum	1			17 ans	elle Brun
	16	Dubois	Kaschmire	de Brun			1	17 ans	Marguerite Brun
	16	Brunes	Brunes	Brunes Lunelle			1	17 ans	17
	16	Brunes	Kaschmire	17			1	17 ans	Joceline
	16	Brunes	Brunes	Brunes Lunelle	1			17 ans	17
	16	Brunes	Victor	Lunelle	1			17 ans	17
	16	Brunes	Augustine	Lunelle			1	17 ans	17

AD 79 Recensement 1976 Souché - 6 M 364

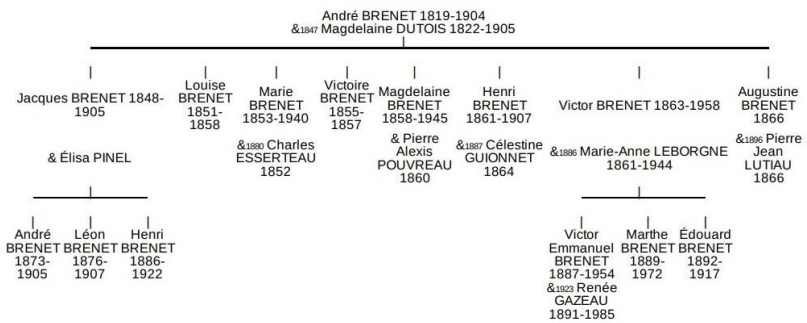
Puis André devient agriculteur et décède en 1904 à Souché.

Ces quinze années passées dans ce métier, de 1861 à 1876, vont marquer les cinq générations suivantes :

Que l'on soit garçon ou fille, on est brossier chez les Brenet. Cinq des huit enfants d'André sont dans le métier dès 14 ans : Jacques, Marie, Henri, Victor et Augustine. La brosserie actuelle descend de Victor et elle a entretenu des liens avec Jacques, le frère aîné de Victor, et ses descendants.

À Souché, le secteur de la brosserie faisait alors travailler 51 personnes, une majorité de femmes, qui étaient brosières à domicile (montage manuel des brosses) comme l'étaient les gantières sur Niort à cette époque.

Victor devient brossier, comme ses frères et sœurs. Très jeune, vers 13 ans en 1876, il quitte Souché pour rejoindre son frère aîné Jacques, qui était contremaître dans une brosserie à Bordeaux. Puis il intègre la brosserie « P. Ruf & Cie » à Nantes, spécialisée en brosses de ménage d'entretien et brosses industrielles. À 23 ans, Victor



Descendants d'André Brenet

épouse en mai 1886 à Nantes Marie-Anne Leborgne : selon Jacques Brenet, « Marie-Anne Leborgne, une bretonne des côtes du Nord qui a appris le français à Nantes où elle avait été gagée. Elle a ensuite travaillé à la brosserie où était mon grand-père. ». Les deux premiers enfants du couple naissent à Nantes, Victor-Emmanuel et Marthe. Peu après, la famille se déplace à Rennes, où à 29 ans, Victor devient ouvrier à Rennes à la brosserie Cador (spécialisée en balais et brosses) puis contremaître du secteur brosserie où il se dit spécialiste de la brosse de parquet. Edouard, son 3^e fils, naît à Rennes en 1892.

Génération I - Victor Brenet – 1897-1919 : Victor est de retour à Niort en 1897 où il crée, avec son frère aîné Henri, une société « pour la fabrication de brosses » au 123/125 rue de Fontenay à Niort, quartier ouvrier de Niort (tanneurs, chamoiseurs, criniers et brossiers). L'installation entre les deux frères est de courte durée : Henri est dit « tailleur de pierre » un an après. En 1901, on retrouve Victor Brenet au 14/15 rue des Ors à Souché. Commence ainsi l'histoire de l'entreprise sur Souché que ses descendants vont développer sur quatre générations, même si les emplacements dans la commune vont varier au fil du temps.

Vers 1903, Victor établit un atelier de soies à Frontenay-Rohan-Rohan, à 10 kilomètres de Niort, où existe à cette époque une activité d'apprêteurs de soies. Puis dans les années 1904-1905, une coopération s'établit entre Victor et son neveu André, (fils de son frère Jacques), qui s'installe, comme brossier, à Oran, en Algérie. Victor-Emmanuel, fils de Victor, a séjourné à 17 ans à Oran pour suivre les affaires. Victor Brenet utilisait les vapeurs de la société rochelaise Delmas Frères pour assurer l'import de soies de porc (préparées dans la brosserie d'Oran en Algérie) et l'export de brosses (fabriquées à Souché). Puis plus de traces d'échanges avec l'Algérie après 1905. Arrêt de l'import-export avec l'Algérie, suite au décès d'André ?



En 1906, Victor achète le moulin du Pautrot, à Vernoux-sur-Boutonne et le transforme en scierie pour couper les grumes d'arbres en planches et en atelier de menuiserie pour ses bois de brosse qui sont ensuite rapatriés sur Souché. Victor est devenu spécialiste de la brosse de ménage : on retrouve toute la panoplie des brosses Brenet dans le centre-ville de Niort, notamment à la quincaillerie « À la Ménagère » et aux Nouvelles Galeries. La brosserie évolue également vers les brosses destinées aux laiteries, suite à la recherche d'hygiène dans ces établissements. A la veille de la Première Guerre mondiale, Victor mise sur le marché industriel de l'agro-alimentaire.

Pendant la Première Guerre mondiale, la brosserie est confrontée à des difficultés : baisse des commandes, augmentation des tarifs, départ des ouvriers et des fils de Victor avec la mobilisation générale. Edouard est tué à Verdun en septembre 1917.

Génération II – Victor-Emmanuel Brenet – 1919-1953 : Après sa démobilisation, Victor-Emmanuel reprend la brosserie le 1^{er} juillet 1919. Mais Victor continue à travailler avec son fils, il n'a que 56 ans. Les premières brosses dont l'action de brossage est mécanisée font alors leur apparition.

En 1923, à 36 ans, Victor-Emmanuel se marie avec Renée Gazeau, âgée de 32 ans. Témoignage de leur fils Jacques, né en 1925 à Souché : « Mes parents ont emménagé dans une ancienne ferme au fond d'une impasse rue du Petit Pont. Les brosses se montaient chez des ouvrières à domicile, mes parents les finissaient à domicile et faisaient les expéditions. Les montures étaient fabriquées à Pautrot... Il faut

signaler que ma mère a toujours travaillé avec mon père. Elle s'arrêtait à 11 h pour faire le déjeuner et le soir à 18h pour le dîner. Après dîner, elle faisait les factures et la comptabilité. ». Jacques passait ses vacances chez son grand-père Victor au Moulin de Pautrot et se souvenait encore à la fin de sa vie des bruits du moulin. Nouveau-né, il dormait sur place dans une boîte en bois, celle utilisée pour la livraison des soies de porc.

En 1929, suite à une brouille entre le père et le fils, Victor-Emmanuel aménage un atelier de menuiserie dans sa broserie de la rue de la Passerelle. En 1934, la gamme de broserie s'élargit : brosses tonneaux, pinceaux, demi-têtes de loup...

Et également des brosses pour nettoyer le matériel en verre d'analyse du lait. En 1936, Victor-Emmanuel achète à 49 ans la menuiserie du 13 rue des Nardouzans.

En 1939, la guerre est déclarée, Victor-Emmanuel, ancien « poilu », âgé de 52 ans, ne sera pas mobilisé, ni son fils Jacques, âgé de 14 ans. Ces années de guerre furent certainement difficiles pour l'entreprise (peu d'archives). Après avoir suivi un apprentissage en menuiserie de 3 ans à l'école pratique de Saint-Gelais, Jacques Brenet entre dans l'entreprise en 1941, à 16 ans. Après la Seconde Guerre mondiale, le montage machine fait son apparition à la broserie Brenet. L'activité de la broserie se concentre alors sur la laiterie et la fromagerie.

Génération III – Jacques Brenet – 1953-1980 : Jacques, fils unique de Victor-Emmanuel, reprend la broserie lorsque ce dernier prend sa retraite en 1953. Les premières années furent difficiles. Trois ans après, les activités reprennent. Jacques se fait connaître comme « *brossier capable de produire des brosses-sur-mesure d'après échantillon ou croquis* ». Jacques achète en 1956 sa première machine semi-automatique qui va permettre d'améliorer les rendements. En 1961, Jacques achète la broserie Delage à Rochefort, dont l'apport en clientèle dans le secteur de la droguerie et quincaillerie va donner un nouvel essor à la brosse de ménage. Cela permet d'acheter en 1962 la première machine automatique qui perce et insère la fibre en même temps.

L'arrivée de la quatrième génération avec les témoignages de Danielle et Françoise, les filles de Jacques :

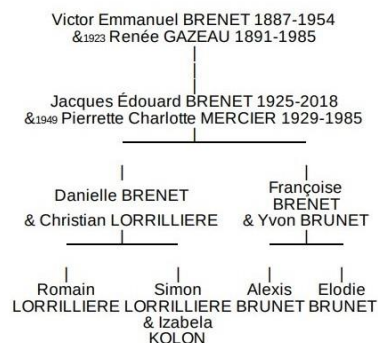
Danielle : « *De 1968 à 1971, j'ai travaillé à la broserie comme secrétaire comptable à mi-temps du lundi au mercredi. J'alternais le travail de bureau et les études ... Le bois arrivait sous forme de grosses billes, une vingtaine à chaque fois. Cette livraison était impressionnante et dangereuse. Enfants, ma sœur et moi, avions l'interdiction de nous approcher.* »

Françoise : « *Je suis arrivée à la broserie rue des Nardouzans le 1er septembre 1972. J'ai pris la suite de ma sœur qui partait. Je suis dans le petit bureau, face à mon père avec ma machine à écrire et mes fiches clients cartonnées.* »

Jacques Brenet achète en juillet 1973 la broserie Mouriès (Montargis), créée en 1914. Il récupère ainsi la clientèle de drogueries et le matériel et outillage de cette société. En 1973, une nouvelle usine est inaugurée au 45 rue des Ors. Françoise : « *Mon père décide de faire construire dans la zone industrielle de Souché où l'équipement de la broserie Mouriès est directement rapatrié. L'ancien atelier de la rue des Nardouzans devient un dépôt pour les matières premières. D'un point de vue familial, l'étape est importante car s'installe une séparation entre la vie privée et la vie au travail ... Mon père investit dans des machines automatiques neuves... Elles vont nous permettre d'aller vers le marché de l'industrie et de la brosse technique.* »



Jacques, bébé, avec ses parents



Descendants de Victor-Emmanuel Brenet

Yvon Brunet, époux de Françoise : « *Je rentre dans l'entreprise en 1974... Mon apprentissage du métier de brossier me fait passer par tous les postes de fabrication ... Mon beau-père avait compris qu'il fallait aller plus vite et rentabiliser le travail en atelier. Il aimait les machines et ce goût lui a permis de faire passer un cap à l'entreprise. »*

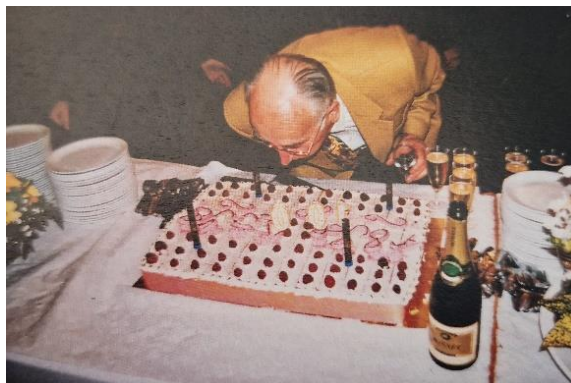
En 1975, la brosserie devient une société anonyme. Françoise : « *Mon beau-frère Christian Lorrillière, juriste et futur avocat, rédige les statuts. Toute la famille ainsi que Raymond Gauthier font partie de la société. Nous sommes huit associés. L'entreprise compte 15 salariés dont les brossières à domicile. »*

Le choix décisif des années 1980 : en finir avec la brosserie de ménage : Jacques Brenet : « *Le commerce devient de plus en plus difficile. Je démarque de plus en plus loin : Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux. J'y trouve de nouveaux clients, mais le commerce a très vite changé, les quincailleries, drogueries, épiceries en gros sont très vite remplacées par les grandes surfaces... Voulant en finir avec la grosse brosserie... où la concurrence était forte, je me tournais vers la brosserie technique et industrielle... Comme c'est une clientèle plutôt fermée, il faut du nouveau. Je crée la brosse modulaire, fais faire des moules à injecter et achète la première machine électronique... En octobre 1985, J'ai 60 ans. Je prends ma retraite et laisse ma place de PDG à ma fille Françoise. »*

Génération IV – Françoise et Yvon Brunet – 1985-2013 : Françoise : « *Reprendre la brosserie a été quelque chose de naturel pour moi. J'avais 13 ans d'expérience, et depuis 1983, Yvon et moi assurons la marche de l'entreprise... L'entreprise était en pleine mutation, elle progressait et j'avais à cœur de réussir ce virage qui nous ouvrait vers l'avenir... Stratégiquement, mon père avait tracé la voie : abandonner la brosserie de ménage pour la brosserie industrielle... Nous sommes passés du bois au plastique, des fibres végétales aux fibres synthétiques de manière à respecter les normes d'hygiène imposées dans l'agro-alimentaire. »*

Le 7 septembre 1995, la charte d'Hygiène professionnelle, élaborée à partir d'un texte proposé par Yvon Brunet, est adoptée. Cette charte française devient européenne en 2000.

Le 6 novembre 1998, l'entreprise fête son centenaire, pensant que la brosserie avait été fondée en 1898 ; mais les recherches faites depuis dans les archives par Cécile Girardin ont démontré que Victor Brenet avait créé l'entreprise en 1897 ! Témoignage de Françoise : « *100 ans : quelques périodes difficiles mais aussi la satisfaction d'avoir pérennisé le travail de mon arrière-grand-père, de mon grand-père et de mon père.* »



Jacques Brenet souffle les bougies

En 2011, le ministère de l'artisanat décerne à la brosserie Brenet le trophée des Entreprises du Patrimoine Vivant (EPV) : Françoise : « *C'est une reconnaissance de notre savoir-faire et nous sommes heureux que ce label soit associé à notre brosserie familiale. Nous avons mis en avant une maîtrise de techniques manuelles et mécaniques. ... Nous avons été les premiers à recevoir ce label en Deux-Sèvres. C'est aussi l'occasion de revenir sur l'histoire de notre développement et de penser à la contribution de nos parents, grands-parents et arrière-grands-parents. C'est vertigineux comme travail de mémoire. »*

Génération V – Simon Lorrillière et Izabela Kolon – 2013 : Vers 2009, Françoise et Yvon Brunet annoncent leur départ en retraite en 2013. L'approche de la date génère plusieurs appels du pied auprès des quatre enfants en lice : Romain et Simon, Alexis et Elodie.

Simon : « *Je n'avais pas programmé de reprendre la brosserie. Bien sûr, j'y étais attaché, mon grand-père Jacques m'en parlait beaucoup, j'y avais joué avec mon frère, mon cousin et ma cousine pendant les vacances et je passais tous les étés chez Françoise et Yvon qui habitaient la maison juste à côté. Comme tous les enfants de la famille, j'ai ensuite travaillé les étés ... L'annonce du départ en 2013 de mon oncle et ma tante a été faite en 2009 ... La brosserie familiale était loin de mon quotidien. Et pourtant avec Izabela [ma femme], je décide de m'engager ... Aujourd'hui, je dirais que j'ai repris la*

brosserie avec le cœur et une bonne dose de courage ...ou d'inconscience. Je n'avais aucune formation pour diriger une entreprise, mais j'avais la motivation de celui qui représentait la cinquième génération.»

Merci à Françoise Brunet et Simon Lorrillière de m'avoir prêté le livre qu'ils ont fait réaliser à l'occasion des 125 ans de la brosserie, et à Cécile Girardin de m'avoir autorisée à en reproduire des extraits.

Sources : Archives départementales des Deux-Sèvres (photo, actes, recensement) – Extraits et photos du Livre « Brosserie Brenet » de Cécile Girardin – Archives familiales et entreprise.

Monique BUREAU

C COMME CORDIER & CHATELIER : À LA DÉCOUVERTE DE TROIS FEMMES PHOTOGRAPHES MÉCONNUES

À l'origine de cet article, il était prévu de présenter en miroir deux photographes de Parthenay dont les noms de famille commençaient par la lettre C, un homme et une femme et notamment celle dite « la veuve Châtelier ». Les femmes photographes étaient rares et nous avons eu la surprise de découvrir, avec l'aide précieuse de Julie Redon¹, que sous une appellation commune se cachaient en réalité trois femmes : mère, fille et petite-fille. Dès lors, les découvertes effectuées ont dépassé le cadre originel de cet article. Une étude plus approfondie sera donc publiée par ailleurs en lien avec un projet d'exposition au musée de Parthenay.

La photographie révolutionne la vie parthenaisienne à partir des années 1860. L'image vient supplanter des arts graphiques comme le dessin, la gravure, la lithographie, la sculpture, la peinture, etc. Le premier photographe avéré à Parthenay est M. Bruère, et c'est un itinérant qui s'installe près du Champ de Foire de l'époque (actuelle place du 11-Novembre) en 1861. Il fait des portraits photographiés au système Américain, procédé infiniment plus avantageux que les autres, à cause de sa finesse et de son miroitage. Il ne reste à Parthenay que peu de temps, revenant pour des périodes d'une quinzaine de jours. Il fait aussi des portraits coloriés. En 1862, c'est M. Bourgoïn, de Niort, qui vient tous les mercredis réaliser des portraits. Puis en 1864, M. Lasbareilles ouvre un atelier temporaire dans l'actuelle avenue Mendès-France. Il faut attendre 1870 pour que Camille Rabourdin installe un véritable atelier de photographie à l'actuel n° 30 de l'avenue du Général-de-Gaulle. D'autres photographes vont suivre, professionnels, comme Alphonse Châtelier, ou amateurs, comme Eugène Cordier.



Cette photo d'Eugène Cordier, prise le 28 août 1919, montre la famille Châtelier devant leur boutique. L'homme, avec son canotier, est Alphonse, la femme qui est derrière est Marcelline Pillac, la future « veuve Châtelier », et la jeune femme, à peine visible, est Andrée qui avait alors 15 ans. (Collection Yves Drillaud).

¹ Nous remercions tout particulièrement Julie Redon, des Archives municipales de Parthenay, qui a largement contribué à la richesse de cet article et nous a ainsi permis de retracer l'histoire des « femmes Châtelier ».

Ces deux photographes vont s'installer côte à côte tout près de l'actuel rond-point Cordier, à l'entrée de la rue du Bourg-Belais et de l'avenue du Général-de-Gaulle, dans l'ancienne maison Amirault qui avait été un relais de poste. Alphonse Châtelier est le mari de notre première femme photographe.

Eugène Cordier

Commençons par un photographe emblématique de Parthenay, Eugène Cordier, sur lequel nous ne nous attarderons pas car il a déjà fait l'objet de plusieurs études².

Né le 5 septembre 1862 à Paris, Pierre-Louis-Alphonse dit Eugène Cordier suit de solides études qui lui permettent de devenir pharmacien, et il découvre Parthenay à l'occasion d'un remplacement en 1889. Il y rencontre une jeune veuve, Marie-Suzanne Renaudeau (1862-1952) qui devient sa femme.

Eugène Cordier remplace le pharmacien Séchet en face de l'église Saint-Laurent en 1890 et se lance dans la production de cartes postales vers 1900. Il s'installe en juin 1910 dans l'ancienne maison Amirault.

Dès son installation à Parthenay, Eugène Cordier comprend l'intérêt de la publicité pour promouvoir les produits pharmaceutiques, des produits vétérinaires, mais également du matériel d'optique ou photographique.

Mais c'est son talent de photographe et la multiplicité de ses thèmes photographiques qui vont le faire connaître et l'ancrer dans la mémoire historique de Parthenay.

« Ses clichés témoignent d'un réel talent artistique de par la diversité des thèmes, le cadrage, certaines mises en scène, etc. ». Ses photographies témoignent avec émotion de la vie locale d'alors sous une approche multi-thèmes : familiale, sportive, politique, journalistique... Il décède le 16 octobre 1927.

Marcelline Pillac, Andrée Châtelier et Christianne Grassin

La lignée des photographes Châtelier commence avec le père François-Pierre-Alphonse Châtelier qui naît à Béceleuf le 3 février 1871. En 1890, il officie comme coiffeur à Paris, exerçant ainsi le même métier que son père, et il change étonnamment fréquemment d'adresse. Le 14 février 1898, étant veuf d'Alice-Louise Conseil depuis le 11 mai 1897, il épouse à Champeaux Marceline-Hortense Pillac qui naît à Secondigny le 24 décembre 1875, fille de Jean-Aimé et d'Héloïse Charron. Le 2 décembre de cette même année 1898, naît à Champeaux Robert-Marcel dont on ne connaît pas le devenir. Le couple se trouve ensuite à Paris en mai 1899. Leur fille, Andrée-Aimée-Joséphine, naît le 3 mai 1903 dans le 6^e arrondissement. Le père est alors chauffeur et la mère sans profession.

La famille est installée à Parthenay, immeuble Amirault, avant le 15 octobre 1909, le père étant dès lors photographe d'art, sans que l'on puisse savoir de quelle manière il s'était formé. Il est à peu près certain que Marceline Pillac l'aide et qu'elle le remplace lorsqu'il est mobilisé. Après guerre, la maison Châtelier est spécialisée dans les portraits sur porcelaine que l'on rencontre sur les monuments funéraires de cette époque, et elle est la seule sur Parthenay et Bressuire.

Au décès du père le 24 février 1925, Marceline et sa fille Andrée prennent la direction de l'atelier de photographie. Puis elles achètent l'immeuble qui hébergeait le bureau de la Banque de France, actuel n° 5, avenue du Général-de-Gaulle, et elles y installent leur studio.

La maison Châtelier, avec Marcelline à sa tête, est un des trois ateliers de photographie qui vont exister à Parthenay selon les annuaires de 1928, 1931, 1947, et il n'y a même plus qu'elle et M. Luck en 1947.

La compétence artistique de Marcelline Pillac et son excellent travail en font sa notoriété, à tel point qu'elle doit faire paraître l'article suivant dans les journaux de 1930³ : « Mme veuve CHATELIER, photographe, avenue de la Gare, Parthenay, prévient sa fidèle et nombreuse clientèle de se méfier des courtiers-voyageurs et soi-disant photographes, qui vont dans les campagnes en se servant de son nom

² Nous utilisons principalement *Cent vues, sans paroles*, catalogue d'exposition, musée de Parthenay, 2003, p.11.

³ Extrait du journal *Le Petit Gâtinais*.

pour se faire donner de l'argent, garder des photographies précieuses et ne livrer aucun travail par la suite ».

Dans les années 1930, des publicités et des factures portent l'appellation Vve Châtelier, puis ce sera seulement le nom Châtelier, signe probable que sa fille Andrée Châtelier exerce à ses côtés. Marcelline Pillac décèdera le 5 octobre 1952.

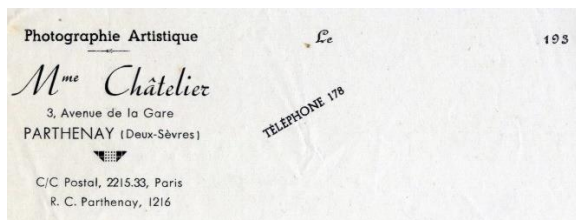
Andrée Châtelier va exercer dans l'ombre de ses parents et ce n'est qu'à l'occasion de son mariage le 16 juillet 1930 avec Gabriel-Marie-Joseph Grassin, qu'elle sera qualifiée de photographe. Elle a cette même profession lors de la naissance de sa fille Christianne le 26 juin 1931.

Baignée dans l'univers de la photographie artistique, Christianne va suivre les pas de sa mère et de sa grand-mère. Alors qu'elle n'a que 15 ans, et que sa mère est dite sans profession, elle est recensée comme photographe en 1946 avec sa grand-mère. Le 9 juillet 1955, elle épouse à Paris Jean-Claude-Lucien Charrier, vétérinaire, et elle semble dès lors ne plus pratiquer la photographie professionnelle.

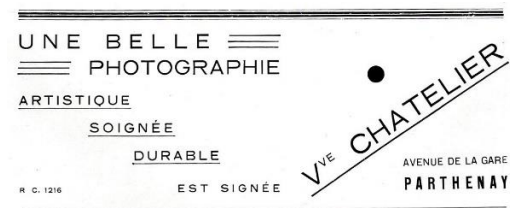
Andrée Châtelier déplace son studio au début de la rue-Jean-Jaurès en 1957 sous l'enseigne *Photo Star*, puis elle le cède rapidement à Jean Robin.

Andrée Châtelier, artiste photographe et seconde femme photographe de Parthenay, s'éteindra le 8 janvier 1997 et sa fille Christianne le 31 janvier 2010.

Si l'œuvre artistique de la famille Châtelier est, selon quelques spécialistes, d'inégale valeur, nos trois femmes photographes n'en ont pas moins profondément marqué la société parthenaisienne. Il suffit d'interroger la mémoire collective des anciens Parthenaisiens et Parthenaisiennes pour mesurer la renommée de ce studio.



En-tête de facture des années 1930. (Archives municipales de Parthenay).



Publicité de 1926, journal L'Écho de Parthenay

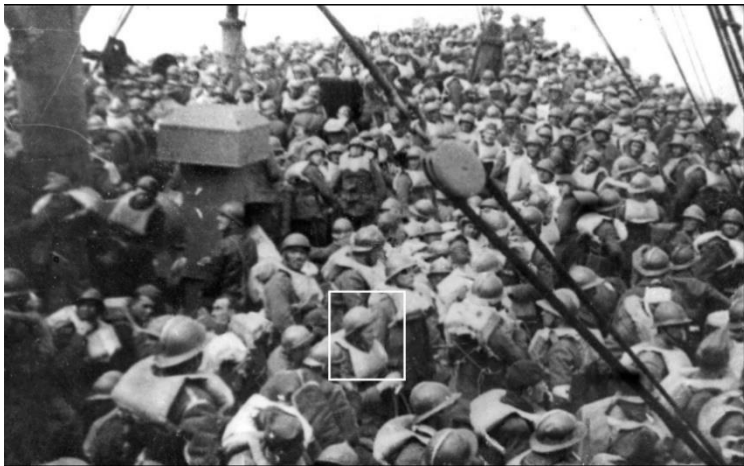


Publicité de 1935, catalogue des Fêtes de Pentecôte.

Albéric VERDON



D COMME DUNKERQUE ET L'OPÉRATION DYNAMO



La photo représente des soldats munis de gilets de sauvetage à l'avant d'un bateau. Lorsqu'elle me la présenta, ma belle-mère m'expliqua qu'elle avait été prise en juin 1940, lors de l'évacuation de Dunkerque. Elle me montra Paul, son mari, sur la photo avec son casque de tankiste. Elle ne pouvait m'en dire plus, ce qui aiguillonna ma curiosité. Je n'ai pas été déçu.

Paul était infirmier au 1^{er} RDP (Régiment de Dragons Portés), faisant partie de la 2^e DLM (Division Légère Mécanisée) qui entra en Belgique, le 10 mai 1940, pour s'opposer aux armées allemandes. Il assista à la bataille de Hannut où les chars français arrêterent les panzers. Ce ne fut qu'un succès éphémère, car le gros des forces allemandes entra en France par la forêt des Ardennes, pourtant réputée infranchissable par l'état-major français. Pris à revers, la 1^{re} armée française et le Corps expéditionnaire anglais refluèrent alors vers la mer, talonnés par les Allemands.

Le 29 mai, le 1^{er} RDP atteint les environs de Dunkerque. Toute l'armée des Flandres paraît s'y retrouver. On parle de bateaux d'embarquement par les Anglais (c'est l'opération Dynamo). Les véhicules et l'armement sont mis hors d'usage. On arrive à l'entrée de Bray-Dunes : le régiment est regroupé et les troupes s'installent pour passer la nuit. Au-dessus de Dunkerque, de longues lueurs rouges illuminent le ciel.

Lorsque le jour se lève, la brume protège des avions ennemis, c'est toujours ça ! Il fait froid et il n'y a plus de ravitaillement. Le 1^{er} RDP arrive sur la plage où des milliers de soldats errent dans les dunes, scrutant la mer et le ciel. Les troupes de la 1^{re} Armée sont dirigées vers un camp de triage (le camp du Perroquet) d'où elles seront ensuite dirigées vers les points d'embarquement.

Afin de permettre l'évacuation des troupes encerclées dans Dunkerque et ses environs, les troupes françaises s'opposent à la pression des divisions allemandes avec courage, sans espoir d'être secourus et avec un stock limité de munitions. L'opération est couverte par la Royal Air Force. Les Anglais envoient des destroyers, bien sûr, mais aussi tout ce qui flotte : dragueurs de mines, ferrys, navires de pêche et de plaisance. Les navires de guerre français participent également à l'opération.

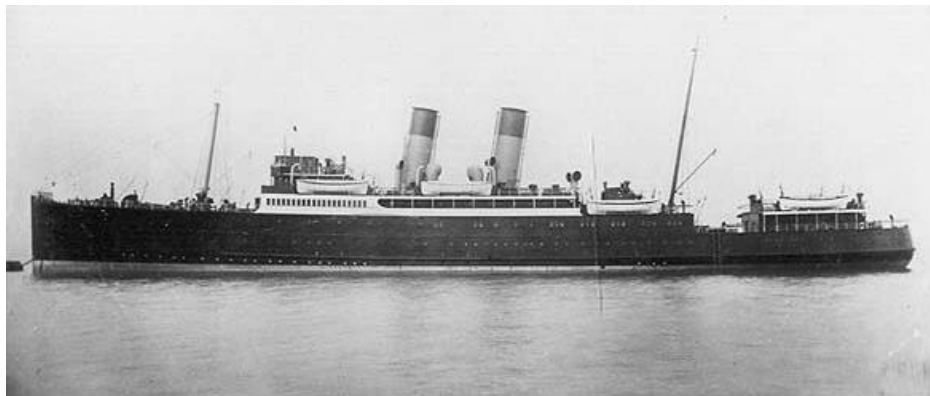
Une bonne nouvelle : les spécialistes, comprenant les troupes des unités mécanisées, seront évacués les premiers ; mais seules les entités organisées seront embarquées. Les rescapés des trois DLM (environ 15 000 hommes) sont rassemblés en groupements de 1 000 hommes, eux-mêmes répartis en groupes de 250, encadrés par les gradés. Puis ils attendent leur départ pour Dunkerque, en ordre, abrités dans des tranchées, sous le vol des avions allemands et le feu intermittent des canons de 105 mm, car le soleil ayant dissipé le voile protecteur, les bombardements ont repris, soulevant d'énormes geysers de sable. Les hommes se terrent au fond des trous hâtivement creusés ; on y est relativement à l'abri, sauf coup au but, car les obus s'enfoncent dans le sable avant d'exploser. Histoire de se remonter le moral, Paul FOUCHIER, un gars de La Couarde, à côté de Thorigné, fait ce commentaire plein d'optimisme à Paul : « *O peut ben cheure sur nous, mais ô peut ben cheure à couté atou !* ».

Dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin, le 1^{er} RDP quitte ses tranchées des dunes pour se diriger vers Dunkerque éclairée par l'incendie des docks. On traverse Malo-les-Bains, désert et en ruines, puis le

pont du canal séparant Malo de Dunkerque. Les canons allemands de 105 mm pilonnent la ville et le port. Il faut se frayer un chemin à travers les décombres des maisons effondrées et les carcasses de véhicules qui encombrant les rues, enjamber les cadavres de soldats anglais ou français abandonnés sans sépulture. Les hommes atteignent le port au lever du jour. Les bassins sont encombrés d'épaves. Les avions à croix noires reviennent, pourchassés par les Spitfire et la DCA anglaise. Heureusement, les avions ennemis préfèrent s'attaquer aux bateaux : des cibles plus faciles. Les tirs d'artillerie succèdent aux bombardements aériens. Rien pour s'abriter.

Les hommes du 1er RDP atteignent leur point d'embarquement sur le quai Ouest, une longue jetée qui s'avance en mer pour fermer l'avant-port de Dunkerque, ouvert au Nord. Sur la gauche, le long du quai Est, les superstructures des bâtiments coulés la veille par l'aviation allemande émergent de l'eau couverte de mazout et de débris. Ceux-là n'ont pas eu le temps de repartir. Ces épaves gênent l'accostage des navires. En face, derrière le quai de l'Embecquetage, au fond de l'avant-port, où d'autres soldats français se pressent dans l'attente de leurs sauveteurs, un énorme panache de fumée obscurcit tout le ciel : la ville brûle. Les avions anglais ont disparu et les bombardiers allemands en profitent pour attaquer les navires qui tentent d'embarquer des hommes sur la plage de Bray-Dune. Tant qu'ils sont occupés là-bas, les hommes qui attendent sur les quais sont tranquilles. Épuisés, certains s'endorment.

Un grand navire franchit enfin l'entrée de l'avant-port. C'est le *Prague*, imposant et élégant bâtiment de plus de cent mètres de long, à la coque noire percée de hublots, avec deux cheminées centrales inclinées vers l'arrière. C'est un ferry anglais, une malle comme on appelle ces bateaux qui faisaient régulièrement la traversée de la Manche avant la guerre.



Le Prague

Il accoste au môle Ouest et 3 000 hommes prennent place à bord, dans le calme et en ordre. L'équipage distribue des gilets de sauvetage, mais il n'y en a pas assez pour tout le monde. Paul en a obtenu un et l'enfile. À 9 heures, lourdement chargé, le *Prague* quitte le port. L'aviation anglaise occupe à nouveau le ciel et tient les bombardiers allemands à distance. Les hommes se sentent légèrement euphoriques, soulagés de laisser l'enfer de Dunkerque derrière eux. C'est presque la liberté déjà. Le ferry prend la route la plus directe vers Douvres, la route X, qui traverse les champs de mines. Ce passage est dangereux, la veille, le *Bourrasque*, un torpilleur français chargé de 800 hommes a heurté une mine ; il n'y a eu que 300 rescapés.

Un peu avant 10 heures 30, à hauteur du bateau fanal de North Goodwin, le *Prague* est attaqué par des Stukas qui plongent sur lui, toutes sirènes hurlantes⁴. Les marins du bord n'ont à leur opposer qu'une mitrailleuse légère et un fusil-mitrailleur. Trois bombes ratent le navire de peu et explosent en soulevant d'énormes gerbes d'eau. Une quatrième bombe frappe le bâtiment à l'arrière. Sous le choc, le *Prague* se soulève et retombe lourdement. Un marin est projeté à la mer, mais il n'y a pas d'autre victime. Les dégâts matériels, eux, sont considérables. C'est le moteur tribord qui a été atteint. L'eau s'engouffre par la brèche causée par l'impact, mais heureusement, les portes étanches sont fermées, conformément aux consignes, ce qui limite la progression de l'eau.

⁴ Cette partie du récit est fondée par le témoignage du capitaine Baxter, commandant du *Prague*, in John Richards : *Dunkirk Revisited*.

Le capitaine appelle à l'aide à la radio et regroupe ses passagers à l'avant pour redresser le navire qui s'enfonce par l'arrière, malgré l'action des pompes. Peu de temps après, le *Scimitar*, un destroyer anglais, accoste le ferry en détresse et prend 500 hommes à son bord, prioritairement ceux qui n'ont pas de gilet de sauvetage. C'est ensuite un dragueur de mines, l'*Halcyon*, qui embarque 243 soldats français. Paul est du nombre. Un pittoresque dragueur de mines à aubes, le *Queen of Thanet*, embarque à son tour 1 500 français. Tous ces transbordements s'effectuent dans le plus grand calme. Les hommes plaisantent entre eux, même si certains hésitent au moment de sauter à bord des navires venus à leur secours, plus bas que le *Prague*. Le ferry sera ensuite pris en charge par un remorqueur⁵ et échoué sur la côte du Kent, les derniers soldats restés à bord étant évacués par des chalutiers⁶.

La traversée de Paul sur l'*Halcyon* se termine à Folkestone, près de Douvres. Dans la gare maritime un train attend, les Français y montent : direction Weymouth. Tout le long du trajet d'aimables jeunes filles leur offrent du thé chaud, des fruits, des cigarettes, etc. Un tel accueil leur fait chaud au cœur. À Weymouth, les unités sont réparties dans des locaux scolaires et sur des terrains de sport. Les hommes peuvent se laver et se reposer. Il leur est fait une abondante distribution de légumes frais et d'oranges, bienvenus après tous ces jours d'alimentation aléatoire. Ici, c'est la paix, après l'enfer pourtant si proche : un autre monde.

Réembarqué à Weymouth le 3 juin, Paul arrive à Brest le jour même. L'accueil y est sans chaleur. Paul est alors envoyé par voie ferrée sur la région d'Évreux rejoindre la 2^e DLM qui s'y trouve déjà, dans l'attente de recevoir un nouveau matériel. La guerre continue.

Michel GRIMAUT

E COMME ÉPREUVES

Cette vieille dame est mon arrière-grand-mère Julie GAUTIER (écrit aussi GAUTHIER). On ignore la date à laquelle a été prise la photo. Il n'y a pas de doute qu'elle était déjà très âgée lorsqu'elle a posé pour le photographe. Elle est décédée le 14 avril 1938 à La Boissière-en Gâtine. Si dans sa vie, elle connut de grands moments de joie, elle a subi aussi bien des épreuves : le décès prématuré parfois brutal de certains de ses enfants et de ses gendres.

Julie est née au village de la Férolière, à la Boissière-en-Gâtine, le 27 avril 1850, son père Jacques est décédé au même lieu, quelques mois auparavant, le 30 septembre 1849, âgé de 71 ans.

Sa mère est Françoise GOUBEAU, âgée de 46 ans, dame de confiance chez monsieur ALLARD, maire de la commune. Julie a deux sœurs Marie-Aimée et Prudence.

Julie a épousé Marc BOUCHET, meunier au Moulin-Gaillard de La Boissière-en Gâtine. Un contrat de mariage a été passé devant M^e ALLARD de Verruyes le 27 juin 1872. Chaque futur époux apporte une dot de 2 000 francs.

De cette union naîtront 10 enfants, quatre garçons et six filles mais une fille, Prudence, décèdera en bas âge, à l'âge de 1 an et demi (première épreuve pour Julie). La voici (page suivante) entourée de ses enfants et petits-enfants. Mon grand-père est au fond à droite.



⁵ Le *Lady Brassey* (W.J.R. Gardner : *The evacuation from Dunkirk : operation Dynamo - 26 may, 4 june 1940*).

⁶ Le *Lady Philomena* et l'*Olvina* (W.J.R. Gardner : *idem*).

Cette photo a été prise à l'occasion d'un mariage d'un des quatre garçons, en 1908 ou 1909. Sans doute celui d'un de ses fils, Gabriel, situé à droite avec son chapeau et ses gants.



Les épreuves se succèdent dans la vie de Julie. Marc BOUCHET, son époux décède brutalement le 6 janvier 1895. Pour Julie, ce décès est une véritable épreuve puisqu'elle reste seule avec ses enfants. Seul Honoré, l'aîné est majeur. Le 2 avril 1895, devant le juge de paix de Mazières-en-Gâtine, un conseil de famille se réunit pour nommer un tuteur aux enfants mineurs. Pierre BOUCHET, meunier à Échiré, frère du défunt Marc, remplira cette fonction.

Une de ses filles Berthe avait épousé Firmin MASSON, le 18 novembre 1913, à La Boissière-en-Gâtine. Celui-ci est tué dès le début de la grande guerre, le 12 septembre 1914.

Le 14 janvier 1920 décède Emmanuel BOUCHET, un autre enfant à la Roche-Marot. Sa veuve Marie Germaine JAULIN et Julie GAUTHIER viennent faire la déclaration de succession au bureau de Mazières-en-Gâtine le 12 avril 1921, la première comme usufruitière et la seconde comme héritière et se portant fort pour ses cohéritiers, c'est-à-dire les frères et sœurs dudit Emmanuel. La succession d'Emmanuel a droit à la reprise d'une somme de 888 francs 89 centimes, formant le huitième de la vente de la Fouquetière, soit 16 000 francs, les meubles non assurés sont évalués à 910 francs, le demi de l'actif est de 10 francs 56 centimes. Acte passé devant M^e BOBIN, le 30 mai 1920, transport par Julie GAUTHIER, héritière pour un quart de son fils Emmanuel BOUCHET, décédé à la Roche-Marot, le 14 janvier 1920 à Marie Germaine JAULIN, en famille Gabrielle, des droits mobiliers que la cédante a dans ladite succession à charge d'acquitter toutes les dettes et charges de la succession, évaluées à 25 francs et moyennant un forfait payé de 20 francs, total : 225 francs.

Lors du mariage d'un de ses fils Emmanuel, en 1913, à La Boissière, une photo de famille a été prise. Julie est à gauche entre une de ses belles-filles et son fils Honoré. Mon grand-père Louis-Auguste est à droite sur la photo. Marie-Hélène, ma grand-mère est absente, étant enceinte de mon père. Marie, la fille dans les bras de Louis-Auguste décède le 12 mai 1916.



Marie-Louise, veuve de Léon BERNELAS, décédé le 30 décembre 1914 à Mazières-en-Gâtine, décède le 14 avril 1935. Elle avait été secrétaire de mairie de La Boissière-en-Gâtine et porteuse de dépêches.

Mon grand-père et ma grand-mère décèdent en 1936, Marie-Hélène le 24 janvier et Louis-Auguste le 1^{er} mai, ce qui est une épreuve de plus pour cette femme âgée de 86 ans.

Julie est aussi une femme de tête. Épaulée par l'aîné de ses enfants, Honoré, elle va administrer les affaires de la famille.

Par exemple, en 1898, elle acquiert par adjudication une borderie à Verruyes. (Réf. Notaire M^e BOBIN). Elle est présente à la signature des baux des différents moulins pris à ferme avec ses enfants. Mais elle ne signe pas, ne sachant ni lire ni écrire. Par exemple, le 15 octobre 1903, elle est présente à la signature du bail par Louis NIVEAU du moulin de la Gobinière.

Elle participe à son niveau à la vie locale.

Le 8 septembre 1920, elle donne 3 francs à la souscription organisée par la mairie de La Boissière-en-Gâtine pour édifier un monument aux morts de la Grande Guerre.

Julie était une chrétienne pratiquante, elle était membre de la confrérie des mères chrétiennes de sa paroisse (archiconfrérie des mères chrétiennes). Réf. Archives paroissiales de La Boissière-en-Gâtine.)

Elle s'était retirée chez sa fille Berthe dans une maison du bourg de La Boissière-en-Gâtine. C'est la première maison visible sur la dernière photo qui touche le porche de l'église. (Réf. 36 FI 206. Archives départementales 79).

Julie est décédée le 14 avril 1938, dans sa maison du bourg de La Boissière-en-Gâtine. La déclaration de décès a été faite par Honoré, son fils aîné, sur lequel elle s'était beaucoup appuyée au cours de sa vie.

Berthe BOUCHET veuve MASSON, sa fille, vient faire la déclaration de succession. Les héritiers sont tous ses enfants vivants, Léon BERNELAS étudiant ecclésiastique, 10 rue de la Trinité à Poitiers, petit-fils par représentation de Marie Louise BOUCHET, sa mère, René, Régine et André BOUCHET, par représentation de Louis Auguste Bouchet, leur père, décédé. La succession comprend uniquement des meubles et des objets mobiliers, non assurés contre l'incendie, décrits et détaillés à l'état mobilier sur timbre, annexé à la déclaration. La valeur des meubles est de 375 francs et les autres objets mobiliers, de 330 francs soit un total de 705 francs, revenant pour un huitième à chacun des enfants et au petit-fils Léon BERNELAS et pour un vingt-quatrième à chacun des petits-enfants BOUCHET. Déclaration faite le 12 décembre 1938. Alors qu'au décès de son mari, un inventaire après décès avait montré que la famille disposait de moyens substantiels, Julie ne disposait sur ses vieux jours que de modestes moyens.



Marc BOUCHET

F COMME FLEURS POUR MARIE-THÉRÈSE

À Marie-Thérèse Gachignard

Cela fait des années, que, au moment de la Toussaint, je mets des fleurs sur la tombe de ma grand-tante Marie-Thérèse. Pour être plus précise, je mets des « pensées ».

Je savais peu de choses sur elle : elle était la sœur de ma grand-mère maternelle Alphonsine, elle était très belle (les rares photos que j'avais vues le confirmaient), elle avait été marraine de guerre de nombreux soldats pendant la guerre 1914-1918, elle était morte en couche à la naissance de son premier enfant (lui aussi décédé), et elle était enterrée à Saint-Laurs (79).

J'ai hérité de sa magnifique collection de cartes postales, et notamment de celles de ses nombreux filleuls qui lui en avaient beaucoup envoyé pendant la guerre.

Quand le challenge 2023 a été proposé sur le thème de la photographie, j'ai tout de suite su que Marie-Thérèse allait en être, au travers de ce qu'elle m'avait légué. Il me restait à choisir quel aspect m'intéressait à évoquer. J'ai rapidement trouvé.

La carte postale qui concerne les deux sœurs, a été postée le 9 novembre 1911, de Villiers-en-Plaine et représente l'église.



Je l'ai trouvé particulièrement touchante, elle est brève :

« *Bons baisers. Ta sœur qui t'aime. Alphonsine.
A Mademoiselle Marie-Thérèse Gachignard, 29
Rue de Bessac, Niort, Deux-Sèvres* »

Même s'il est possible que la formulation utilisée soit une figure de style, il me plaît de penser que les deux sœurs étaient proches.

J'ai cherché à comprendre ce que faisait Alphonsine à Villiers-en-Plaine (lieu à la fois représenté sur la carte postale et d'où elle a été postée) et Marie-Thérèse à Niort au 29 rue de Bessac, alors que leurs parents habitaient Saint-Laurs et qu'elles avaient respectivement 14 et 13 ans. Pourquoi étaient-elles séparées ?



Marie-Thérèse Léontine GACHIGNARD est née le 13 septembre 1898 à Chambron, commune d'Ardin, de Alphonse Baptiste Léopold GACHIGNARD (né le 8 septembre 1868 à Saint-Laurs), cultivateur et de Marie Victoire PRUNIER (née le 18 juillet 1871 à Ardin), ménagère. Alphonsine a alors 18 mois, puisqu'elle est née le 23 mars 1897, également à Chambron.

Sur le recensement de 1901, Marie-Thérèse habite avec ses parents, ses grands-parents GACHIGNARD et son oncle Auguste GACHIGNARD à la Rampière, commune de Saint-Laurs. Alphonse GACHIGNARD y est mentionné comme propriétaire exploitant. Elle est déjà séparée de sa sœur Alphonsine puisque celle-ci habite à Ardin chez sa grand-mère maternelle Victoire DIEUMEGARD et avec sa tante Blanche PRUNIER qui a 18 ans. Pour quelle raison, je l'ignore. Était-ce habituel à cette période-là ? Comment les deux sœurs ont-elles vécu cette séparation ? J'ai émis plusieurs hypothèses qui se sont révélées soit fausses, soit sans informations complémentaires pour être étayées :

- Victoire DIEUMEGARD était chef de famille car elle était veuve, et Alphonsine était là pour la « consoler » de son veuvage. Mais son mari, Jean-René PRUNIER, est décédé le 31 juillet 1897, soit 3 à 4 ans avant le recensement de 1901. Le délai semble donc trop long.
- Alphonse et Victoire ont des problèmes d'argent et ne peuvent pas subvenir aux besoins de leurs deux filles. C'est peu vraisemblable, car ils ont fait construire en 1928, à la Rampière de Saint-Laurs, une très grande maison où les matériaux utilisés étaient de grande qualité. Cette maison fut ensuite celle de mes parents et c'est toujours un membre de ma famille qui l'habite.
- Alphonsine est malade et, pour éviter qu'elle contamine Marie-Thérèse, elle est envoyée de Saint-Laurs à Ardin.
- Il était habituel que l'enfant, aîné d'une famille, passe une partie de sa petite enfance chez ses grands-parents, là où il n'habitait pas habituellement.

Sur le recensement de 1906, les deux sœurs sont réunies, puisqu'elles habitent, avec leurs parents, chez leurs grands-parents GACHIGNARD à la Rampière de Saint-Laurs. Entre temps, Auguste GACHIGNARD s'est marié et vit toujours à Saint-Laurs, mais avec son épouse, dans une autre maison. Alphonse GACHIGNARD y est mentionné comme domestique chez son père. Je suis étonnée par le changement de situation d'Alphonse de « propriétaire exploitant » à « domestique » entre les deux recensements. Je pense qu'il s'agit sans doute d'un changement de dénomination plutôt que de situation.

En novembre 1911, donc, la carte postale nous indique que Marie-Thérèse est à Niort. Les lieux du 29 rue de Bessac sont, aujourd'hui, dans l'enceinte d'un collège. J'ai, pour ma part, été collégienne, puis lycéenne dans cette même rue. J'imagine alors que Marie-Thérèse était scolarisée à Niort, ce qui serait également conforme à la tradition familiale. Je sais aussi que, depuis 1868, il existe une ligne de chemin de fer qui relie Niort à Angers et qui passe par Saint-Laurs, en raison de la présence de mines de charbon dans cette commune. Il est donc probable que le train était utilisé par ma grand-tante, comme moyen de transport, quand elle rentrait chez ses parents pendant les vacances scolaires. Par contre,

je n'ai pas trouvé trace de ce que faisait Alphonsine, à cette même période à Villiers-en-Plaine. Je ne sais pas non plus quelle a été la durée de la scolarité de Marie-Thérèse à Niort.

Pendant la guerre 1914-1918, Marie-Thérèse est de retour à Saint-Laurs, en témoignent les nombreuses cartes postales qui lui ont été adressées sur cette période par ses filleuls de guerre. Elle était très courtisée car certains messages sont explicites.

Au sortir de la guerre, elle se marie le 19 avril 1920 avec Ferdinand Louis Célestin PRUNIER. Ce dernier est né le 20 juillet 1890 à Ardin (comme Marie-Thérèse). Un contrat de mariage a été fait le 5 avril 1920 devant Charles Jean Baptiste Gustave CLORY notaire à Foussais (Vendée). Le régime matrimonial retenu est celui des acquêts. Les deux sœurs sont toujours très proches et Alphonsine est témoin le jour du mariage, ce qui n'était pas très fréquent à l'époque, pour une femme. Le jeune couple s'installe à Ardin, Marie-Thérèse est donc dans une commune qu'elle connaît déjà.

Rapidement, Marie-Thérèse est enceinte. Ce qui devait être un heureux événement se révèle une catastrophe, puisque le 6 novembre 1920, Marie-Thérèse décède en couche, au domicile de ses parents à Saint-Laurs. La déclaration de décès est faite par le garde champêtre et l'instituteur. J'imagine facilement la détresse de tous ses proches, à commencer par ses parents, sa sœur, son mari, qui ne permettait pas qu'ils fassent eux-mêmes la déclaration. Le bébé, après 6 à 7 mois de grossesse n'était, vraisemblablement, pas viable.

Alphonsine gardera toute sa vie la tristesse du décès de sa sœur chérie.

Quant à moi, écrire sur Marie-Thérèse m'a permis de lui donner sa place, toute sa place, mais seulement sa place.

Au revoir Marie-Thérèse...

Claire MORISSET

G COMME GUSTE, CE CHER GRAND-PÈRE



Pépé Guste, nous l'appelions ainsi !

Cette photo au vu de l'âge de mes sœurs et de mon frère a dû être prise lors de ma naissance.

J'aime à penser que mon grand-père était venu à pied ou en carriole, seul ou avec ma grand-mère Eva, venant du village de La Couarde jusqu'à l'Hermitain afin de voir le beau bébé que j'étais !

J'aurais pu naître à La Couarde car mes parents étaient, ce jour du 18 octobre, en train d'aider à faire la cuisine au cochon !

C'est un voisin, Guy DANIAUD qui possédant un appareil photo avait immortalisé ce moment.

Les souvenirs de mon pépé se fixent à partir de cette photo et plus tard lorsque j'étais à l'école communale de La Couarde et que je dormais chez eux en semaine. Je le voyais l'hiver au coin du feu de la grande cheminée de la pièce à vivre, se chauffer en fumant sa pipe dont j'aimais l'odeur qui se diffusait dans la pièce, se mélangeant avec celle de l'encaustique des meubles de l'époque. Il prenait son tabac dans une blague prévue à cet effet, et le voyant ainsi, paisible, je devais penser que toutes ses journées se passaient ainsi !

Son vrai prénom, c'était Auguste, né le 16 mars 1878 à la Petite Folie de Mazières-en-Gâtine.

Sa vie, je l'ai découverte bien plus tard au fur et à mesure de mes recherches généalogiques.

La famille à l'Hermitain. Famille presque au complet, il manque juste la personne qui prend la photo ! C'était ma sœur aînée Jeannine qui avait cet honneur car l'appareil photo venait d'arriver par le père Noël pour les quatre enfants, et c'était un beau cadeau ! L'année serait 1948 ou 1949 ?



Nous étions donc à Noël ou le 1^{er} janvier, dans le pré Magot proche de la maison, il faisait froid visiblement, neige ou verglas mais tout le monde était encore debout et non malade, dont quatre personnes âgées, la plus à gauche devant mon père Léo, c'est Alida, sa mère, puis Eva ma grand-mère maternelle, Agathe notre grand-tante Titine près de Guste.

Tout à gauche, ma mère Simone toujours attentive à notre bien-être, ma sœur Paulette et devant, mon frère André, toujours souriant sur les photos, et moi la petite dernière toujours la tête un peu baissée comme si j'avais peur, mais simplement trop timide !

Titine depuis la guerre 14-18 restait vivre avec sa sœur et son beau-frère, elle avait perdu son amoureux dans cette boucherie et ne s'était pas mariée ensuite. Toutes les lettres reçues par elle furent déposées par ma mère dans son cercueil.

À remarquer nos sabots qui étaient bien pratiques lors de nos sorties dehors et facilement enlevés en rentrant au sec et au chaud !

Hélas, ce temps ne durera pas, et nous avons perdu le sourire et la bienveillance de Guste le 28 juillet 1950 après une hospitalisation pour problème de rein et/ou de prostate.

De son enterrement à La Couarde dans le cimetière familial protestant, je revois seulement la table qui fut dressée dans la grande pièce afin d'offrir nourriture et boissons à la famille et aux amis venus de loin. C'était la tradition, qui perdure encore de nos jours.

Le bel Auguste en visite, photo prise par un photographe de la région. De son enfance en Gâtine sur la commune de Mazières, il avait gardé des relations surtout familiales du côté de sa mère Modeste Julienne ECOTIÈRE mais cette photo est prise dans la cour de ce qui était à l'époque le domaine de Puyraveau à Saint-Denis-Champdeniers.



Cette photo date des années 1898-99, elle est prise dans la cour du château où l'on aperçoit une des tours d'angle restante. La personne âgée assise en face de mon grand-père est Madame Hélène TRIBERT qui hérite du domaine en 1899 alors que mon grand-père a alors 21 ans. Il est peut-être venu voir ses cousines et cette bonne dame au cours d'une permission.

Ce château était la propriété du père d'Hélène, Louis LECOINTE qui fut député en 1871 et sénateur à partir de 1875. Cet homme fit de sa résidence un salon littéraire où se rencontraient les personnalités de l'époque. Mon grand-père avant de venir à Caunay avec sa famille connaissait donc les personnalités de l'époque et devait être assez proche de cette dame en ces lieux !

Par la suite, en 1964, Mme TRIBERT donnera ce domaine à l'évêché de Poitiers.

Auguste militaire, photo prise à Paris. Son service militaire va durer de 1899 à 1902.

Il est passé de 2^e classe à caporal en 1900 et sergent en 1901. Il fera ensuite des sessions d'exercices militaires du 21 août au 16 septembre 1905 puis du 28 avril au 15 mai 1909 et du 2 au 10 avril 1914 où il apprend et se perfectionne en gymnastique, tir à la cible et natation.

Il part à la guerre le 1^{er} août 1914 comme tous les soldats de l'époque et reviendra le 2 février 1919. Auguste en tant que cavalier n'est pas allé dans les tranchées, il va écrire beaucoup de lettres et de cartes à sa femme Eva et à sa fille Simone. Et reviendra en permissions afin d'assurer le travail à la ferme du Chêne de Prailles où ils habitaient après son mariage avec Eva MASSÉ. Celle-ci bien que menue, fragile et qui avait peur du noir, va assurer ce travail pendant son absence avec juste quelques personnes âgées du village.



En 1938, ils passeront le relais à la famille Lièvre et viendront habiter à La Couarde, maison où autrefois vivait Louis Massé mon ancêtre, maire de la commune jusqu'en 1913.

Eva et Simone vers 1915. La joie n'est pas vraiment sur leurs visages, cela se comprend. Je ne sais pas qui a pris la photo !



Mariage de Eva et Auguste le 14 octobre 1907 à La Couarde. Photo prise par un photographe professionnel. Comme ils sont beaux tous et comme je les aime !

Ginette SAVARIAUX

H COMME HOMMAGE D'UNE PETITE FILLE À SON INSTITUTRICE



Premiers voyages pour ces jolies frimousses ! Ce jour-là, j'ai découvert la mer et son immensité, moi qui ne connaissais que notre Gâtine et ses palisses⁷ qui entourent champs et prés. C'était un dimanche de juin, juste avant 1950. La plus petite, c'est moi, et la plus grande, c'est Elle, mon institutrice, Mademoiselle Morin, entourée d'enfants petits et grands, protégés par son grand chien. Tous les garçons furent ses élèves ainsi que les trois petites filles.

Quelle belle occasion pour rendre hommage à celle qui exerça longtemps dans mon petit village de Ripère, celle qui voulait tant que ses élèves réussissent ... Être institutrice de classe unique, c'était une tâche immense ! À Ripère, ces années-là, c'était avoir en face de soi, quarante enfants ou plus, filles et garçons, de cinq à quatorze ans, du petit encore tout neuf au déjà ado. C'était commencer les premiers apprentissages, lecture, calcul et poursuivre jusqu'aux connaissances indispensables pour la vie d'adulte. C'était amener ses élèves jusqu'à l'emblématique CEP, le certificat d'études primaires, le "certif", ce diplôme exigé dans les administrations et services publics. Les instituteurs étaient jugés sur le taux de réussite au CEP, non seulement par leur hiérarchie, mais aussi par la population. Quel challenge pour l'institut et ses élèves !

Je la voyais grande, imposante, exigeante, souvent sévère. Elle était le centre de notre classe. Près du tableau noir des petits, où pour chaque nouvelle lettre, elle reproduisait avec talent, textes et dessins de la page à lire, je la revois guidant la lecture du CP avec sa baguette glissant sur le mot, la phrase à découvrir. Je la revois devant les grands, faisant expliquer le texte d'un problème, et rechercher les chemins qui mènent à sa résolution. Je la revois aussi s'obstinant sur la grammaire, conjugaison et toute difficulté orthographique, pour que chaque élève passe en dessous de la barre fatidique des cinq fautes à la dictée le jour du certif. Je la revois le samedi après-midi, initiant chacun, soit aux travaux du jardin pour les garçons, soit à la couture pour les filles. L'école était mixte, mais les programmes ne prévoyaient pas le même avenir pour filles et garçons. Je la revois encore avec les grands garçons avant la classe du matin, épluchant les légumes qui allaient cuire dans le pot sur le gros poêle à bois, au milieu de notre classe. Cette soupe et ces légumes servis à midi, aux enfants des hameaux trop éloignés de l'école, complétaient le casse-croûte préparé à la maison ; le repas était pris sur une grande table au fond de la classe. Je la revois devant la caisse du bibliobus, notant les prêts de livres aux enfants et aux adultes. Je la revois, les 8 mai et 11 novembre, devant notre monument aux morts, et j'entends sa voix claire nommant chacun d'entre eux, et le "mort pour la France" des élèves qui faisait écho. Je la revois encore, lors de nos voyages, toujours un dimanche de juin, voyages qu'elle organisait avec Nelly son amie, gratuits pour les enfants de l'école, nous ouvrant de nouveaux horizons. Je me souviens de La Baule et Saint-Nazaire, La Rochelle et Royan, l'île de Noirmoutier et le passage du Gois, Saint-Jean-de-Monts, ou Azay-le-Rideau...

Nelly habitait Ripère. Elles étaient déjà amies pendant la guerre 1939-1945. C'est Nelly qui m'a raconté le vélo caché sous le lit, les petits drapeaux confectionnés pour la libération. Que je regrette de ne pas avoir été plus curieuse ! Mademoiselle Morin était très discrète. Elle habitait la maison de l'école comme tous les instituteurs. Je la revois quand elle fermait sa porte et venait à la boutique⁸. Intimidée, je me cachais avant qu'elle n'entre. Je la revois après la classe, sortant avec son chien pour une grande promenade. Et je revois aussi la voiture qui s'arrêtait parfois chez elle le soir...

⁷ les palisses : « Avec ses faux airs de palissade, la palisse est une haie vive, qui se taille ».

⁸ la petite épicerie d'antan, vraie caverne d'Ali Baba, tenue par mes parents.



La maison de l'instituteur avec la classe à l'arrière est la première maison du village quand on arrive de Parthenay.

Mais je savais peu de choses de sa vie. Alors, j'ai cherché !

ECOLE SUPERIEURE DE JEUNES FILLES. Les jeunes filles dont les noms suivent viennent d'être reçues au brevet d'enseignement primaire supérieur (section ménagère) : MM^{les} Becot Alice, de Mouchamps; Billaud Andrée, de Xanton-Chassenon; Bouniou Hélène, de Saint-Hilaire-des-Loges; Boulet Ollide, du Poiré-sur-Velluire; Cardinaud Henriette, de Feole, La Réorthe; Daguzé Jeanne, de Cezais; Divet Solange, de Saint-Florent-des-Bois; Evein Jeanne, de Thouarsais-le-Bouldroux; Maingault Fernand, de Foussais; **Morin Solange**, de Doix; Pelletier Hélène, de l'Île d'Elle.

Le premier document où je l'ai retrouvée est un article du journal "l'Ouest Éclair" du 10 juillet 1928 où son nom s'affiche dans la liste des onze reçues au brevet d'enseignement supérieur, section ménagère, à Fontenay-le-Comte.

Le second document, aux Archives départementales des Deux-Sèvres, est le recensement de Louin de 1936.

Solange Morin habitait à Ripère, était « institutrice publique », née en 1911 à Doix. C'est à Ripère, petit village d'une centaine d'habitants, de la commune de Louin, qu'elle fut nommée pour son premier poste et y enseigna jusqu'en 1954.

205	209	633	Morin	Solange	1911	Doix	f	chef	institutrice publique
-----	-----	-----	-------	---------	------	------	---	------	-----------------------

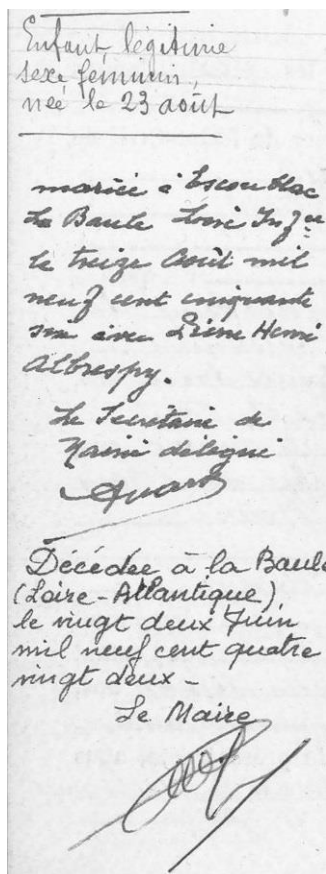
Puis j'ai recherché dans les Archives départementales de Vendée, pour reconstruire sa vie. Le recensement de Doix en 1928, m'a donné toute SA famille.

- Aimé MORIN, né en 1881 à St-Pierre-le-Vieux, charron, patron
- Louise MORIN, née en 1889 à Doix, épouse
- Solange MORIN, née en 1911 à Doix, fille
- Louis MORIN, né en 1913 à Doix, fils

67	22	Morin	Aimé	1881	St Pierre le Vieux	4	charron	Patron
	23	Morin	Louise	1889	Doix	4	épouse	"
	24	Morin	Solange	1911	"	4	filles	"
	25	Morin	Louis	1913	"	4	fils	"

À Doix, outre le recensement, j'ai retrouvé son acte de naissance. Toute sa vie est résumée dans cet acte de naissance et ses annotations...

- née le 23 août 1911 d'Aimé MORIN et Louise FILLONNEAU à Doux de Doix,
- mariée à Escoublac-La Baule en Loire Infre le 13 août 1956, avec Pierre Henri ALBRESPIY,
- décédée à la Baule, Loire-Atlantique, le 22 juin 1982



J'ai aussi retrouvé ses parents, son frère, je l'ai découverte témoin au mariage de ce frère. Son père puis son frère ont travaillé le bois, ils étaient charrons. Sa mère, veuve, est décédée à La Baule-les Pins à 98 ans, peut-être auprès d'elle.

Car c'est à La Baule-les-Pins que, des années plus tard, devenue institutrice à mon tour, j'ai rendu visite à mon institut pour lui dire merci. C'est là que je l'ai retrouvée, ainsi que le monsieur à la voiture qui s'était arrêtée pendant de nombreuses années devant l'école. Ils s'étaient mariés en 1956 à La Baule-les Pins. Lui, natif du Lot, fut médecin à Saint-Varent, à quinze kilomètres de Ripère. Elle m'a alors semblé toute petite, toute fragile, mais avec plein d'étincelles dans les yeux quand elle parlait de ses anciens élèves.

Elle fut institutrice de la classe unique de Ripère, et MON institutrice pendant sept ans. Et surtout, elle est celle qui a su convaincre mes parents de me laisser poursuivre mes études au cours complémentaire, pour devenir institutrice. Je l'entends essayant encore et encore, et elle a réussi ! J'y suis allée au cours complémentaire, dans ces classes pour cycles courts qui ont permis à des milliers d'enfants « d'aller à la grande école » comme disait ma grand-mère.

Et j'emprunte cette citation à Edouard Bled dans « Mes écoles », « *Le passé nous fait nous souvenir des gens d'autrefois à qui nous devons ce que nous sommes, à qui nous devons tant d'estime, gens simples, peut-être, mais d'une si grande richesse humaine, bien souvent.* »

Remarque :

Le petit village de Ripère et son école furent déjà évoqués dans un précédent challenge, celui de 2019, <https://genea79.wordpress.com/2019/11/14/louin-et-son-village-ripere/>

Mauricette LESAINT

I COMME IMAGE PIEUSE

Entre tiroirs, portefeuilles et boîtes à chaussures, les amateurs de généalogie ne manquent pas de ressources qui peuvent parfois réserver de belles surprises.



L'image pieuse dormait là au cœur du missel depuis bien des années. Je n'ai jamais eu l'idée de la retirer de cette étreinte pensant qu'il s'agissait d'une des nombreuses images que j'avais plaisir à regarder enfant lorsque j'accompagnais ma mémé à l'église le dimanche et qu'elle me confiait son missel : il fallait être sage.

Image austère entourée d'un liseré noir où reposent trois petits textes nous invitant à la prière. « O vous que nous avons tant aimés... » « Ne dites pas : ils sommeillent »

Ce pluriel m'engage à retourner le petit papier. Quelle ne fut pas ma surprise de voir le feuillet s'ouvrir formant ainsi comme un petit livre.

Deux visages reposaient là. Lui à gauche, Augustin-Hyacinthe Texier, son épouse sur la page de droite, Rosalie Gerbier.

Au-dessous de chacun d'eux, la date et le lieu de naissance suivis de la date et du lieu de décès. Entre la photographie et le nom, une invitation : « Souvenez-vous devant le Seigneur de l'âme de... ». Pour le généalogiste, c'est tout simplement Byzance !

Dates, lieux et portraits de deux personnes nées l'un en 1851 et l'autre en 1857 !

Je prends le précieux papier et m'interroge alors sur l'origine de sa présence dans le bréviaire.

Des recherches s'imposent...

Nés tous les deux à Saint-Pardoux-en-Gâtine (sic) je m'empresse d'interroger les archives de notre département. Augustin-Hyacinthe est né le 22 novembre 1851 de Baptiste Texier, jardinier à la Salinière de Saint-Pardoux et de Marie Jeanne Fazilleau son épouse. Quant à Marie Madeleine Rosalie, quatrième d'une grande fratrie, elle voit le jour le 9 octobre 1857 au Grand Baussais, fille de Louis Gerbier et Marie Louise Vignault. Le jeune couple se marie le 7 mai 1878, il a 27 ans et Rosalie 21.

En février 1879, à La Salinière, naît Marie Fanny Augustine suivie de près de Marie Louise Thérèse en décembre 1880. Les deux petites filles meurent toutes les deux à 6 jours d'intervalle en septembre 1883, peu de temps avant la naissance d'Auguste Marcellin, qui se mariera à Paris et sera plus tard menuisier d'art. En 1885, c'est au tour de Marie Louise de voir le jour. En 1912 au bourg, elle épouse Hilaire Morisset d'Allonne. Celui-ci meurt peu de temps après la déclaration de la guerre, le 13 septembre 1914 dans la forêt de Champenoux à Laître-sous-Amance en Meurthe-et-Moselle : il a 27 ans. Il aura juste eu le temps de voir naître Hilaire son fils en octobre 1913. Arrive ensuite Charles Jean Baptiste qui, il faut en convenir, me pose encore des problèmes... Il apparaît le 26 juin 1890 sur son acte de naissance et sur le recensement de Saint-Pardoux en 1891, il a alors 8 mois et ...plus rien. Ni acte de décès, de mariage, ni présent aux autres recensements, point de fiche matricule, ni de présence dans les tables de successions. Vraisemblablement décédé enfant, mais où ?

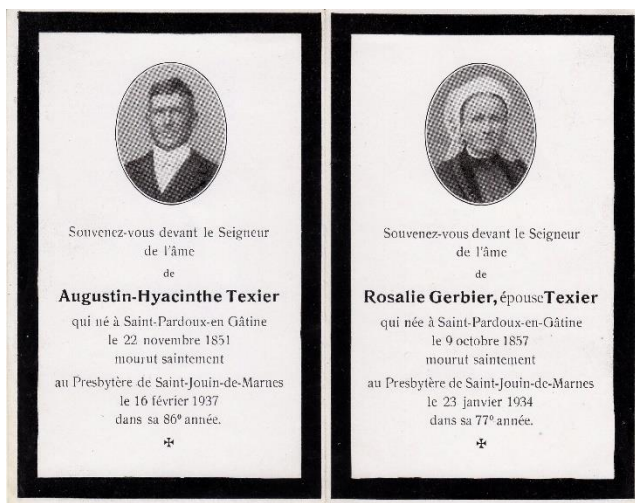
Paul Théodore naît quant à lui en juin 1892 et suivra le même destin que son beau-frère Hilaire Morisset : il meurt à Ypres, le 25 octobre 1914. Il a 22 ans.

Suivront ensuite Léon André en 1896 et Auguste Charles Léon en 1898.

Léon se mariera dans la Vienne, sera agent comptable et agent de police et décédera en 1978 dans l'Aude.

Pour l'heure, je ne vois pas bien le lien de cette famille avec la mienne.

Reste le plus jeune Auguste, que je ne trouve point marié. À la lecture de sa fiche matricule de 1918, je lis qu'il est étudiant en théologie...et curé ! Bien sûr, Auguste Hyacinthe et Rosalie sont décédés au presbytère de Saint-Jouin-de-Marnes, sans doute chez leur fils. Je consulte le recensement de 1932 de cette commune et, place de l'église, je note la présence d'Auguste Texier, curé, et de ses deux parents.



L'église de Saint-Jouin-de-Marnes

Ce travail basique effectué, il me reste à comprendre la présence de cette image dans le livre de messe. Certes il était fréquent autrefois que soient distribuées images pieuses et prières lors de kermesses ou d'obsèques, mais n'ayant aucune parenté avec cette famille, je m'interroge. L'abbé Texier n'a pas officié sur la paroisse de Saint-Pardoux.

J'entreprends alors des recherches auprès de quelques Saint-Pardousiens de mes connaissances. Rien de mieux que le collectage ! « L'abbé Texier ? Il est enterré au cimetière de Saint-Pardoux ». Bien sûr, je m'y rends toute affaire cessante. La tombe imposante de marbre noir parle peu et me livre ce que je sais déjà. Seule une petite plaque claire « Abbé Auguste », « A notre cousin ».

Par le plus grand des hasards – mais le hasard existe-il vraiment – je rencontre une de mes cousines éloignées, elle aussi férue de généalogie. Je lui confie mes recherches actuelles sur cette famille Texier. « Le parrain de ton pépé, n'était-il pas prêtre ? » J'avais oublié les parrains et marraines ! Mais était-ce bien le dernier de cette fratrie, alors âgé de 11 ans à qui l'on avait demandé d'être le parrain de mon aïeul ?

Le lieu de vie de la famille Texier, La Salinière de Saint-Pardoux, cadre plutôt bien. Le père, Auguste Hyacinthe, tout comme son père, était jardinier au château du même nom et mes ancêtres y étaient effectivement fermiers avec les familles Martin, Dallet, Pillac.



Le château de La Salinière où Hyacinthe, comme son père, fut jardinier.

Une autre recherche s'impose alors : celle des registres du diocèse.

Consulter les actes de baptême oblige à un déplacement à Poitiers, c'est du moins ce que je crois. J'appelle alors une des bénévoles de ma paroisse qui me conseille de consulter Le catalogue commun sur Internet, lien qui s'ouvre sur les archives diocésaines de Poitiers. Les archives des paroisses des Deux-Sèvres et de La Vienne ont été en partie triées, rangées, cataloguées par des bénévoles sur les recommandations des archives diocésaines et sont consultables en paroisse. Charge à nous de noter la cote. Rendez-vous est donc pris avec une bénévole à Mazières-en-Gâtine où je vais découvrir les actes de baptême de ma famille paternelle. Sur celui de mon pépé, je découvre la signature de son parrain.

Ainsi donc Auguste Hyacinthe et Rosalie, qui dormaient ensemble dans le saint livre, sont les parents d'Auguste Texier qui sera plus tard ordonné prêtre à Poitiers le 17 juin 1923 et qui ce 13 août 1909 est devenu le parrain de mon grand-père. Il est alors âgé de 11 ans.

Après un échange avec une personne des archives diocésaines, je peux constituer sommairement le parcours du prêtre.

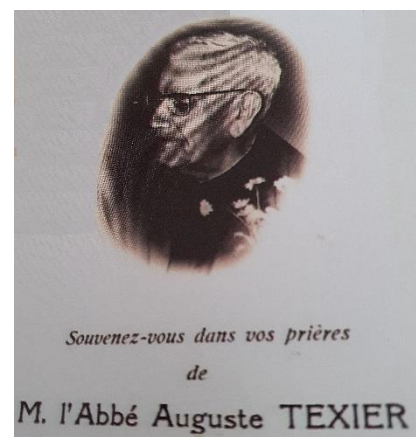
Il est nommé vicaire aux Aubiers en 1923 et à Secondigny en 1927.

Il sera ensuite curé à Saint-Maixent-de-Beugné en 1928 et curé à Saint-Jouin-de-Marnes en 1932 où sont décédés ses deux parents. En 1941, il est nommé curé à Couhé-Vérac dans la Vienne et curé à Montierneuf en 1947.

Aumônier auxiliaire à l'Hôtel-Dieu à Poitiers en 1963, il prendra sa retraite en 1980.

Il décèdera le 27 janvier 1986 à Poitiers. Il repose désormais dans le cimetière de Saint-Pardoux avec ses parents, non loin de mes arrière-grands-parents.

Ainsi, cette petite image secrètement gardée a révélé toute une histoire.



L'abbé Texier, photographie confiée par sa famille

Peu de temps après cette découverte, j'ai pu obtenir, grâce à l'une de ses petites-cousines, la photographie de l'abbé Texier.

Remerciement à Micheline Brunet, Louisette et Marie-Paule Guyon

Cartes postales : collection personnelle

Claudy GUERIN

J COMME JE ME SOUVIENS...⁹



Alors que je cherche la route menant à Lorigné, je me retrouve face à un arbre coloré qui m'interpelle, parce que d'essence inhabituelle, en terre de châtaignes. Le trafic étant quasi nul à cette heure, je stoppe net au milieu de la route. J'admire, je contemple, j'observe les feuilles qui tourbillonnent, au vent de l'automne... Je me souviens !

Je me souviens de vous, Jeanne et Antoine Billaudeau, mes chers parents. Je me souviens de vous, Pierre, Louis, Antoine, mes frères dont j'ai été cruellement séparée. Je pense à vous, mes oncles et mes tantes, cousines et cousins que je n'ai plus revus. Je pense, à ceux de ma famille, allongés sous les pierres, froides, de cette église, à toi particulièrement, autre Pierre, jeune cousin de vingt ans, dont la dalle gravée conserve ton souvenir, intact, en même temps que celui de ton père, le notaire arpenteur de Ruffec. J'aimerais tant vous serrer dans mes bras !

Je me souviens de la rencontre 2012 organisée par la municipalité de Pioussay, pour une trentaine de

québécois revenus aux sources, tous descendants d'Antoine et Jeanne Fleury leurs ancêtres du 17^e siècle. Malgré les dix années qui se sont écoulées, la cérémonie d'alors me remonte par bribes. C'est d'abord Monsieur le Maire remettant une clé à la présidente :

— En même temps que notre amitié poitevine, recevez, chère Madame, la clé de votre histoire en notre vieux pays.

Je revois la Madame tenant son précieux sésame : une clé, rouillée, symbolisant celle d'un passé méconnu de part et d'autre de l'Atlantique. Je revois son regard étonné allant de la clé à la porte fermée. J'entends un bruit métallique et je vois la porte de l'église s'ouvrir en grinçant sur ses gonds. C'est sinistre, mais tellement amusant !

Je repense au vieux confessionnal, à rideaux poussiéreux qui bougent légèrement, dans l'ombre sépulcrale d'un édifice prétendument déserté. Effet d'un courant d'air ou bien est-ce le souffle d'un fantôme en sa phase d'éveil ?

J'accompagne, par la pensée, le groupe qui avance dans la nef, précédé de sa présidente portant fièrement son trophée. Je remonte jusqu'au chœur, l'allée de pierres plates dont certaines portent encore les marques des artisans qui les ont façonnées. Au fur et à mesure d'une progression lente, les Pioussayens déjà installés se lèvent, banc grinçant par banc grinçant. Standing Ovation, en sa version

⁹ Devise qui accompagne les armoiries officielles de la province de Québec. Selon M. Taché, son auteur, elle peut être interprétée de la manière suivante : « nous n'oublions pas et n'oublierons jamais, notre origine, nos traditions, notre mémoire du passé. »

pictavo-folkloristique à la grande Céline¹⁰. C'est impressionnant ! Monsieur le Maire, très laïque, ose même la comparaison du pèlerinage commémoratif avec l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Puis il affirme, plus sérieusement, qu'avec ses peintures bibliques récemment mises à jour, l'édifice roman n'a pas encore révélé tous ses secrets. L'analyse de l'ADN, par exemple, permettra sûrement un jour de faire le lien entre quelques-uns de ses administrés déjà prêts à tenter l'expérience et leurs cousins de Nouvelle-France.

Face à ma voiture immobilisée au milieu de la chaussée, l'arbre coloré tend ses branches vers le ciel. Mon expérience généalogique m'autorise à y voir douze générations pictaviennes les unes au-dessus des autres. Parmi elles, j'entrevois une ombre qui s'attarde !

De toutes les phases cérémonielles qui ont ponctué la journée, il en est une qui remonte alors en surface : Lettre de Gabriel aux Pioussayens !

« Mes chers cousines et cousins peut-être, chers amis,

Comment vous traduire l'émotion qui nous habite aujourd'hui ? Vous ne vous souvenez pas de lui, et ne connaissez rien de son histoire. Pourtant, depuis plusieurs siècles, vous hébergez son fantôme sans le savoir. À travers sa nombreuse descendance, Jacques Billaudeau, notre lointain aïeul, retrouve aujourd'hui le parfum des châtaigniers en fleur quand s'approche l'été. Il se souvient du vieux château de Jouhé, avec sa tour carrée, de l'allée des marronniers qui aurait vu ses premiers pas. Il garde de son village natal le souvenir d'événements douloureux : le décès d'Antoine, son père, puis la séparation brutale d'avec Jeanne, sa mère, et de ses frères, en raison de la peste qui s'est invitée dans la famille, jusqu'à ravir la tante Marguerite. Il lui reste encore l'oncle Blaise ? Il n'a pas pesé lourd dans la balance décisionnelle : Jacques, notre ancêtre, n'a pas six ans lorsqu'il est soustrait à son huguenote famille. S'il pouvait vous parler, il vous dirait sa joie de nous voir rassemblés, en ce lieu et en paix. Peut-être vous raconterait-il un peu de cette histoire qu'il nous a tue. En ouvrant la porte de cette église tout à l'heure, en faisant grincer les bancs comme vous l'avez fait, vous avez sans le vouloir, réveillé son fantôme qui nous hante. À la lumière des recherches contemporaines, moi, Gabriel, son descendant à la douzième génération, j'imagine assez bien les mots qu'il prononcerait dans les circonstances présentes :

Fin juin 1652, je suis à bord du grand navire de Rouen qui s'échoue à l'île aux Coudres, au milieu du fleuve Saint-Laurent, cimetière ordinaire des exilés qui n'ont pas résisté aux longues traversées. Avec les cadavres habituels, l'île, cette année-là, recueille des survivants. Je suis parmi eux. Près du bateau de Rouen, j'ai vu la mort à vingt ans et je l'ai narguée, parce qu'empêtrée dans ses filets. Dans la froidure des épinettes ployant sous la neige ou la touffeur des étés quand piquent les maringouins¹¹, j'ai pleuré en revivant ces instants. Je m'en souviens... » !

Gabriel ressent alors comme un léger tapotement sur son épaule.

« — Et p'tit ! J'suis là mon gars ! Cesse d'imaginer, j'suis réveillé ! Je n'ai nul besoin d'un truchement pour m'exprimer. Attends ! Faut d'abord que je m'adresse à Madeleine » !

« — Me croiras-tu, ma chère femme, si je te dis qu'ils m'ont retrouvé ? Est-ce possible après tant d'années ? Non, tu ne me croiras pas, parce que tu es logique et que tu n'as jamais cru mes histoires insensées, même lorsqu'elles étaient vraies ! Tant pis ! À force de taire mes origines vois-tu, je ne sais plus qui je suis, ni même d'où je viens, la Jarge, Villeneuve ou bien Courtanne ? En tout cas, j'imagine assez bien ce qu'il leur en a coûté de courage et de ténacité pour me dénicher en ce lieu éloigné. Grâce à eux, mon histoire aujourd'hui, je la touche du doigt. Ils doivent la connaître, l'apprivoiser pour vivre avec. Ils n'ont pas à en rougir.

Mes chers petits, cousines et cousins, mes amis, jamais je n'oublierai vos caresses sur la pierre de cette église, bien plus douces à mon cœur que celles de mon enfance qui ont brillé par leur absence. Conservez votre belle audace. Je vous garde ma considération et je vous embrasse. »

Sous mes yeux, l'érable du souvenir a revêtu sa parure d'automne. Comme on grandit à l'aise en terre fertilisée par l'amitié ! Je me souviens de l'eau déversée dans le trou de plantation, des pelletées de

¹⁰ Référence à l'artiste québécoise Céline Dion.

¹¹ Nom donné aux moustiques qui pullulent en été au Canada.

terre déposées par les uns et les autres, de la plaque commémorative dévoilée par la suite et de la conclusion de Monsieur le Maire :

Grâce à Jacques votre ancêtre, grâce à vous, chers amis du Québec, notre commune s'inscrit désormais comme « Un lieu de Mémoire en Poitou ». Pioussay se souvient pour toujours !



12 juillet 2012 – Pioussay « La Jarge »

Danièle BIZET-BILLAUDEAU

K COMME KYRIELLE DE PHOTOS

Mon histoire familiale fait que j'ai vécu 10 ans chez mes grands-parents maternels, de 2 à 12 ans, et à quelques kilomètres de chez eux ensuite. Mes premiers souvenirs remontent à mes 3 ans, et parmi ceux-ci, il y a celui de ma grand-mère, mémé (mon autre grand-mère étant appelée néné) et sa boîte à photos.

Le modèle de la boîte a varié tout au long de ces années et jusqu'à son décès, l'année de mes 25 ans. Sur cette photo, comme ce fut le cas souvent, il s'agit d'une simple boîte à chaussures recyclée en boîte à souvenirs. Elle changeait régulièrement, car à force d'être sortie et remise dans l'armoire, elle s'abîmait.

Mémé adorait regarder ses photos mais détestait être photographiée. Aussi, il fallait faire vite, quand elle ne s'en doutait pas, ce qui explique cette photo un peu floue, prise par surprise. Invariablement assise au bout de la table, sa place à chaque repas, elle remontait le fil de ses souvenirs et de sa vie passée.

Mémé, donc, regardait souvent ses photos et moi j'aimais regarder les photos avec elle et passer du temps à feuilleter l'album de sa mémoire. Elle parlait alors de ses chers disparus : « grand-mère », sa grand-mère paternelle dont elle avait été très proche, souriante et avec un regard malicieux ; son père et sa mère qui, petite, m'impressionnaient figés sur leurs portraits encadrés au-dessus du lit de mes grands-parents et qui, sur les photos de la vie courante, étaient tout autres ; Anaïs, sa cousine, cette « pauvre Anaïs », aînée d'une fratrie de sept enfants dont elle s'est occupé au décès de sa mère, à la naissance du dernier enfant. Mariée en janvier 1914, elle était veuve en septembre de la même année.

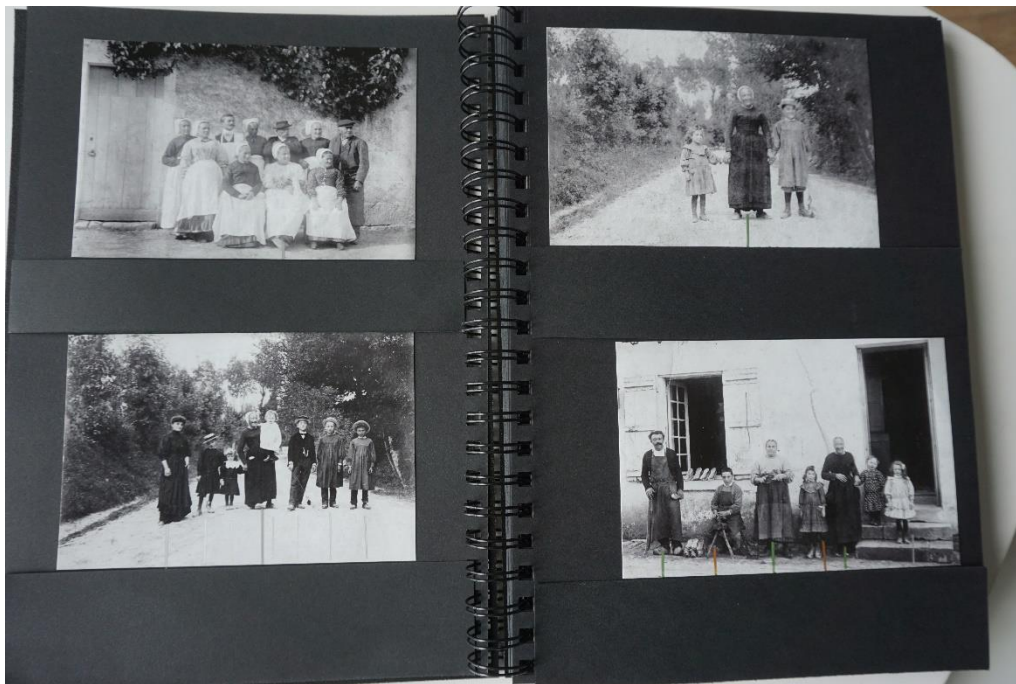


Elle est morte à 44 ans seulement ; le « pauvre petit André », dernier né de cette fratrie, né handicapé mental et mort dans un hospice à 53 ans. À chaque photo son histoire, douloureuse souvent, et des photos, il y en avait beaucoup...

Elle égrenait tous les souvenirs de son enfance et sa jeunesse à Périgné, petit bourg du sud Deux-Sèvres, là où ont vécu plusieurs générations de ma branche maternelle. Puis elle remettait la boîte dans l'armoire avec un gros soupir. Celle-ci était remplie de photos dont certaines bien plus récentes, mais de toutes ces histoires racontées par mémé, ce sont les plus anciennes qui me reviennent.

Hélas, de tout ce qu'elle racontait, je n'ai retenu que des bribes. Mais tous ces visages que j'ai tant de fois contemplés avec ma grand-mère me sont devenus familiers depuis que je reconstitue leur histoire au travers des photos, des actes et des courriers retrouvés au fil du temps dans la famille. En leur redonnant vie, je perpétue l'histoire familiale que me racontait mémé.

L'histoire de ces photos aurait pu mal se terminer. En décembre 1982, il y a eu une inondation dans la maison de mes grands-parents, l'eau est montée à plus d'un mètre dans les pièces. Heureusement, une de mes tantes les a sauvées et sa fille les a conservées. J'ai pu les faire restaurer et de nouveau j'ai vu « grand-mère », « la pauvre Anaïs », le « pauvre petit André » et tous les autres. Contrairement à ma grand-mère, je ne les ai pas mises dans une boîte mais dans un album et, régulièrement, je sors l'album. Je remonte le temps pour revenir au temps de mon enfance dans la maison de mes grands-parents quand mémé racontait les histoires de sa propre enfance.



Finalement, j'ai acheté une boîte. Dans cette boîte, j'ai mis toutes les photos anciennes de ma famille paternelle et maternelle qui n'avaient pas de place dans l'album et comme ma mémé, j'ouvre la boîte, je regarde les photos une à une et je m'arrête toujours sur celle où, au bout de la table devant sa boîte à chaussures, elle déroulait le fil de sa vie et celle de ceux qu'elle avait aimés.



L COMME LES JEUNES FILLES DE MOUGON : MÉLINA, NOÉMIE, LÉA ET LOUISE

Elles étaient quatre jeunes filles, fières d'être photographiées dans leurs costumes de fête, en ce début des années 1910.

Noémie et Louise, à gauche, portent la coiffe créchoise de cérémonie ; Louise a un costume très ouvragé et au-dessus de la coiffe un pouf bien fourni, semblant indiquer une certaine aisance familiale. Mélina porte une coiffe créchoise plus ancienne et plus simple, et un collier dit esclavage. Léa a une coiffe pèleboise.

La créchoise ou piote, souvent richement brodée, est constituée de tissus différents (bonnet en piqué de coton, dentelles, cornette en tulle ou mousseline, rubans de satin). Avec l'arceau en fer, le fond en carton, le duvet de cygne ou de marabout pour former le pouf de la créchoise de cérémonie, cette coiffe comporte pas moins de douze pièces très difficiles à assembler et à entretenir, nécessitant des plis, des amidonnages.

La pèleboise est plus simple, d'origine plus ancienne. C'est la coiffe des protestantes car elle n'est jamais portée par une catholique à la différence des autres coiffes qui peuvent être portées indifféremment par les unes ou les autres. Elle est originaire de la forêt de l'Hermitain où les exploitants forestiers pélaient le bois de châtaignier pour en faire de la vannerie. Cela a donné le nom à la contrée, le pays pèlebois.

Mougou se trouve à la croisée de l'aire de répartition de ces différentes coiffes.

Leur ancêtre commun était le bonnet à « grousses jhottes » ou « bridaïe ». Avec sa bride sous le menton, il faisait ressortir les joues.

Elles étaient quatre jeunes filles voulant vivre leur vie. Toutes filles de cultivateurs, elles devaient rêver d'une vie toute simple, proche de la terre, avec une jolie famille. Mais la photo a été prise peu de temps avant la Grande Guerre. Si la guerre frappe les hommes dans leur chair, elle bouleverse aussi la vie des femmes.

En 1914, **Mélina** a 19 ans et un amoureux. Juste avant que la guerre n'éclate, elle se rend compte qu'elle attend un enfant. Bien sûr, elle est inquiète mais elle se rassure en se disant que son amoureux, qui devait se prénommer Léon, va vite rentrer et en héros. Hélas fin mars 1915, elle est seule pour la naissance de sa petite Léone Mélina. Si Léon est bien celui que ma petite enquête a repéré, il était d'un village voisin, au service militaire depuis 1913, et est décédé un mois et demi après la naissance de la petite Léone.



Mélina

Ayant perdu son père à l'âge de trois ans, heureusement Mélina a pu compter sur le soutien de sa mère et de son beau-père qui déclare la naissance de Léone et accompagne Mélina pour la reconnaissance.

Mélina et sa mère Modeste étaient lingères. Elles devaient être expertes en assemblage et entretien des coiffes.

Mélina avait un frère aîné, Émile, qui a fait toute la guerre sans blessure. Il s'est marié étant encore à l'armée en 1917, n'ayant été libéré de ses obligations qu'en août 1919.

Son beau-père décédé, sa fille partie, en 1946, Mélina vivait avec sa mère.

Après le décès de cette dernière, il semble qu'elle soit partie à Niort vivre avec sa fille peut être institutrice ? Est-ce pour ne pas abandonner sa mère ou pour être indépendante que Léone ne s'est



07. Niort et ses environs Jeunes Filles de Mougou

jamais mariée ? Léone et Mélina ont vécu toutes les deux jusqu'à l'âge de 90 ans. Il fallait bien rattraper les années volées à Léon.



Noémie

En avril 1914, **Noémie**, 23 ans, est à la fête. C'est le mariage de son frère aîné Adolphe.

Elle aussi a un amoureux, Émile.

Bien sûr, Adolphe et Émile partent en août 1914.

Le mois de mai 1915 commence bien avec la naissance de Paul, le fils d'Adolphe toujours au front, et de Mathilde. Mais le 25 du même mois, Émile tombe au cours de la bataille d'Artois.

Puis en 1916, Adolphe est grièvement blessé, avec une main atrophiée. Les doigts en griffe, il ne pourra plus travailler comme il le faisait avant. Il recevra une pension et son fils sera pupille de la Nation. Son épouse couturière travaillera dur pour faire vivre la famille.

La guerre terminée, la vie doit continuer. Noémie se marie en juillet 1920 avec Philémon de huit ans son aîné, blessé au genou gauche en 1916, ce qui lui a valu quatre mois d'hôpital, et rentré en mars 1919. Une petite fille naît en 1921 mais décède à l'âge de six mois.

Noémie s'est éteinte à l'âge de 83 ans, treize ans après Philémon parti accidentellement. Elle est inhumée avec toute sa famille dans un cimetière familial privé.

Elle a laissé le souvenir d'une femme très modeste (épouse de journalier agricole) et un peu triste après la perte de son premier amour et de sa fille unique.



Léa

Léa a 26 ans en 1914, son frère Vallemont 30 ans. Il va faire toute la guerre sans événement notable.

Le futur mari de Léa, Gustave, est aussi parti en 1914. Il est blessé le 17 septembre 1915 (fracture des deux os de l'avant-bras gauche par éclat d'obus), et est réformé le 11 mars 1916.

Léa et Gustave peuvent donc se marier dès octobre 1916. Gustave, blessé de guerre, obtient un emploi réservé de facteur près de Bressuire. Il semble qu'ils n'aient pas eu d'enfants. Léa s'est éteinte à l'âge de 70 ans.

En 1914, **Louise** a 21 ans, son futur mari Paul a 23 ans. Lui aussi va faire toute la guerre sans grave problème. Il ne sera libéré qu'en août 1919 alors que Louise et lui se sont mariés en février 1918.

Ils auront deux garçons en 1921 et 1922. L'aîné ne vivra que quelques jours. Puis c'est Louise qui partira en 1931 à seulement 38 ans. Elle n'aura pas la douleur d'apprendre le décès de son deuxième fils à l'âge de 17 ans et demi.

Sauf erreur de ma part, à elles quatre, nos jeunes femmes ont eu quatre enfants, pour la plupart morts jeunes, et aucun petit-enfant.

Je suis en possession d'un exemplaire de la carte postale ainsi que d'une autre avec Louise, Noémie et Léa. Les noms des jeunes filles (avec des erreurs d'orthographe) sont donnés par les archives des Deux-Sèvres.

Je tiens à remercier chaleureusement pour leur aide :

- Marguerite MORISSON, membre active du *Cercle généalogique des Deux-Sèvres*, ayant beaucoup œuvré pour la culture populaire, co-auteur du petit fascicule « Les coiffes de nos ancêtres » publié par le CG79

- Roselyne DUMORTIER, vice-présidente et secrétaire de l'*Association de Sauvegarde des Cimetières Familiaux Protestants*, petite-nièce de Noémie, et lointaine cousine.



Louise

Marie-Isabelle FEMENIA

M COMME MÉSENTENTE FAMILIALE À MAZIÈRES

Cette histoire que je vais vous raconter commence un dimanche matin, plus précisément le 11 septembre 1921. Cette matinée-là, dans la petite ferme de la Touche près de Melle, naît une petite fille, mon arrière-grand-mère Édith. Elle devient donc la quatrième habitante de cette ferme où demeurent ses parents Marcel et Alice et sa grand-mère maternelle Clémence.

Son père Marcel a 22 ans. Contrairement aux autres protagonistes, il n'est pas originaire du Mellois, il est né à Sansais, aux portes du Marais. À l'âge de 9 ans, son père décède brutalement. Sa mère se retrouvant alors enceinte de 7 mois doit élever seule ses quatre autres enfants. Marcel, étant l'aîné et ayant presque l'âge de travailler, est alors envoyé chez ses oncle et tante près de Melle, les époux Rousseau, dont nous aurons l'occasion de parler plus tard. Ce village, il ne le quittera plus. Alice quant à elle a 20 ans, elle a passé et passera toute sa vie dans sa ferme familiale de la Touche à Mazières-sur-Béronne où sa famille est implantée depuis le XVI^e siècle. Elle aussi a perdu très jeune son père. Celui-ci est mort en 1915 n'ayant pas supporté de ne pas avoir de nouvelles de son fils envoyé au front. Bien que celui-ci soit vivant, il s'est pendu dans la ferme familiale.

Alice et Marcel se sont donc connus dans leur jeunesse à Mazières. Leur histoire commune commence à la fin de la guerre. Malheureusement, Marcel de la classe 1898 est envoyé au front en 1918. Alice l'attend et les deux correspondent jusqu'à ce que Marcel revienne. Les amoureux se marient donc le 1^{er} décembre 1920 à la mairie puis dans l'église de Mazières-Sur-Béronne et, dix mois plus tard, naît Édith. Le début de l'histoire pourrait nous faire croire que la famille suivra la fameuse maxime des contes « *ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants* » mais malheureusement, ce n'est pas le cas. Une seule photo nous montre ce peu de temps de bonheur, la voici.



Image originale de fin 1921. Sur cette photo, on voit la famille unie avant qu'elle se déchire. Tout à gauche, on peut voir Marcel puis ses trois jeunes frères au second plan. Sa mère Almarie tient sur ses genoux Edith, juste née. À droite d'Almarie, on a la tante de Marcel puis Alice et tout à droite l'oncle de Marcel.

Dans un journal de 20 pages qu'Alice nous a laissé, elle nous raconte comment cette histoire s'est finie en drame familial.

Alice et les époux Rousseau ne se sont jamais entendus, on peut même dire qu'ils se détestaient, chacun traitant l'autre par lettre « d'alcoolique », « d'original » ou encore de « bourrique ». Quand Marcel et Alice ont voulu se marier, les époux Rousseau ont tout fait pour qu'ils ne se marient pas. Ceux-ci lui ont présenté d'autres jeunes filles, ont menacé de le déshériter mais Marcel a promis à Alice que, si ses oncles et tantes continuaient, ils partiraient tous les deux loin d'eux. Dans cette ambiance, la cérémonie de mariage ne fut pas très heureuse, chaque famille reprochant à l'autre le choix des plats ou des desserts. Pour atténuer les tensions, il est décidé que les époux vivront un an chez Alice puis la moitié du temps chez les époux Rousseau, l'autre moitié chez Alice jusqu'à ce qu'ils aient les moyens d'avoir une ferme indépendante.

Cependant, rien ne change et les querelles sont toujours aussi nombreuses. À Pâques 1921, Alice refuse de monter dans la voiture de la tante Rousseau, celle-ci commence alors une dispute sur la place publique du village devant toute la population. Alice monte donc dans l'auto pour faire cesser la dispute. Une autre querelle éclate encore début avril, puis fin juin suite au refus d'Alice de demeurer chez les époux Rousseau à l'issue des « un an ». Dès lors, les époux Rousseau sont convaincus d'une chose, leur neveu doit divorcer par tous les moyens, ce que Marcel et Alice ne souhaitent pas et qui affecte beaucoup Alice. Les querelles continuent ainsi. En septembre, les époux Rousseau refusent qu'un médecin aille consulter Alice qui ne s'est pas remise de l'accouchement. En octobre, une dispute éclate de nouveau devant l'église le jour du baptême de l'enfant. En décembre, une fois les « un an » écoulés, les disputes et querelles se multiplient, cette page entière ne suffirait pas pour en lister le nombre et les raisons. Marcel ne défend plus Alice et commence à suivre l'avis de ses oncles et tante. À certains moments même, des coups sont portés et le maire et le garde champêtre sont obligés d'intervenir.

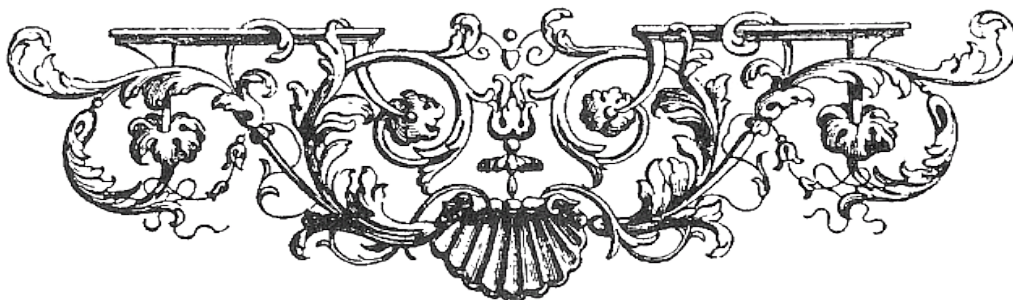
Le 22 janvier 1922, Marcel quitte définitivement le domicile conjugal pour vivre à plein temps chez son oncle et sa tante. Alice doit donc s'occuper seule de son enfant et son mari la malmène, il ne vient pas voir son enfant malade, l'ignore en public, il envoie même une lettre à Alice avec un bonhomme pendu pour lui rappeler son père. Plusieurs fois, le garde-champêtre puis les huissiers viennent chez Alice pour la convaincre d'aller vivre avec son mari mais rien n'y fait, la situation est bloquée.

La seule situation envisagée par les époux Rousseau et Marcel est le divorce. L'affaire passe au tribunal de Melle, chacun racontant son affaire. On y apprend notamment que les époux Rousseau avaient promis 15 000 francs à Marcel s'il divorçait et 20 000 s'il se remariait avec la jeune fille choisie par les époux Rousseau. D'autres scandales éclatent au tribunal si bien que le mari Rousseau est mis en dehors du tribunal par les gendarmes.

Au final, le divorce est prononcé par le juge, il accorde par ailleurs une pension alimentaire à Alice. Marcel fait appel du jugement, le tribunal de Niort décide d'annuler le divorce. Marcel fait de nouveau appel et la Cour d'Appel de Poitiers suit le jugement du tribunal de Niort et le divorce n'est pas prononcé.

Pendant cette procédure qui a duré plus de 11 ans, Marcel a refait sa vie, il a vécu en concubinage avec une autre femme avec laquelle il aura sept enfants. Alice quant à elle est restée dans la ferme de la Touche avec sa fille. Pendant plus d'un demi-siècle, Marcel et Alice ont demeuré à un kilomètre d'écart. Cette histoire a pris fin en 1975, au décès de Marcel, celui-ci étant toujours légalement marié à Alice, 53 ans après leur séparation.

Matteo MADIER



N COMME NÉE DE PÈRE INCONNU ?



Cette photo représente mon arrière-grand-mère paternelle qui s'appelait Marie-Léontine ROY avec un enfant qu'elle avait en nourrice. Je ne l'ai pas connue, elle est décédée l'année de ma naissance en 1958. Elle était née à Aiffres le 29 avril 1881 de père inconnu, sa mère Marie-Angèle ROY avait 25 ans sans profession, aucune autre indication sur l'acte de naissance. Marie-Léontine s'est mariée avec Eugène PRIoux le 22 octobre 1900 et sur son acte de mariage, on peut en apprendre un peu plus sur sa mère Marie-Angèle avec la mention « *disparue depuis 1884* ». On apprend également que Marie Léontine mineure avait obtenu l'autorisation de se marier par l'hospice de Parthenay, elle avait donc été placée à l'orphelinat de Parthenay, mais à quel âge ?

D'autre part, *M^{lle} Roy Marie Léontine sans profession*
Agée de *dieux-neuf* ans, ainsi qu'il est constaté par son acte de naissance
en date du *vingt-neuf* du mois d'*avril* mil huit cent quatre-vingt-un
extrait du registre de l'Etat-Civil de la Commune de Aiffres (canton de Thales (Deux-Sèvres))
domiciliée à Parthenay (hospice de)
filles mineures de père inconnu Agée de _____ ans,
profession d _____ demeurant à _____
et de Marie Angèle Roy, disparue depuis mil huit cent quatre-vingt-neuf, âgée de _____ ans,
profession d _____ demeurant à _____ la Commission administrative de l'hospice
de Parthenay se substituant à la mère disparue donne son consentement audit mariage (Billetterie du 21^{er} 1900, ci-dessous)
Lesquels nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux, et dont les publications
ont été faites devant la principale porte de notre maison commune les dimanches trente septembre dernier et
sept octobre courant; et à la Mairie de Parthenay les dimanches sept et quatorze courant

Extrait de son acte de mariage avec Eugène Prioux

J'ai contacté les archives municipales de Parthenay, mais beaucoup d'archives concernant l'orphelinat ont disparu. Je n'ai obtenu que peu d'informations, seulement des fiches de règlement de salaire précisant les lieux où elle était placée.

Cette fiche de règlement des salaires datant de 1899 mentionne qu'elle était placée à Chaillé commune de Saint-Georges-du-Bois. C'est sûrement ici qu'elle a rencontré mon arrière-grand-père Eugène PRIoux. Ma grand-mère, leur fille, est née à Saint-Georges-du-Bois en 1901.

Comme je n'ai trouvé aucune information du côté de l'orphelinat, ni dans les souvenirs familiaux, j'ai commencé mes recherches.

DEPARTEMENT DES DEUX-SEVRES
N° du bon 111 POPULES PLACES EN LOCATION N° 101 P. 115
REGLEMENT DES SALAIRES
Popule Roy Léontine
de l'hospice de Parthenay
général de 14 ans 14 ans 14 ans 14 ans
dans le département de la Deux-Sèvres
commune de Chaillé-sur-Loire (Deux-Sèvres)
Salaire n°
Montant, parité des dépenses faites pour
l'entretien du pupille 14 fr
Rente disponible 14 fr
A bon pour verser à la caisse de l'hospice de Chaillé-sur-Loire
qui devra être versée à la caisse d'épargne au compte du pupille
ci-dessus désigné
Acté par le 15 juin 1899
Le directeur
Le pupille

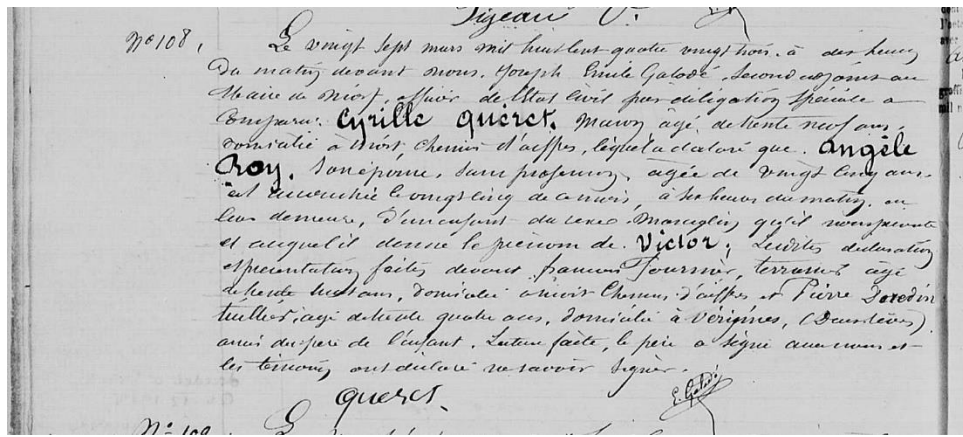
J'ai découvert une Marie-Angèle ROY née à Ozillac (Charente-Maritime), le 10 avril 1856, fille de Jean ROY et Justine ALLAIN. Elle avait un frère Jules et une sœur Eulalie. Bizarrement, en recherchant les actes de naissance et de mariage de la fratrie, j'ai découvert sur l'acte de mariage d'Eulalie que la mère Justine ALLAIN avait également disparue depuis 22 ans, l'année de naissance de Marie-Angèle. Coïncidence, la mère et la fille qui disparaissent durant la même période de leur vie ! J'ai épluché les différents recensements d'Ozillac et des Fontaines d'Ozillac (malheureusement, pas de recensement entre 1851 et 1891), pas de trace de Marie-Angèle ni à Aiffres d'ailleurs (recensement de 1881). J'ai finalement retrouvé l'acte de décès de Marie-Angèle à Vire (Calvados), décédée le 8 février 1888, 4 rue du Pont à l'âge de 31 ans, sans profession et célibataire. Était-elle la mère de Marie-Léontine ?

Quant à son père, aucune trace ! Sur son acte de naissance figure bien un Cyrille QUÉRET âgé de 37 ans, chef de chantier déclarant de la naissance. Mes recherches en ce sens n'ont pas été satisfaisantes.

Quelque temps plus tard...

Je reprends mes recherches concernant ce déclarant Cyrille QUERET. Et surprise, de nouveaux dépouillements sont apparus dans Geneanet et je découvre que Cyrille QUERET âgé de 39 ans, maçon,

et Angèle ROY (son épouse dans l'acte), demeurant à Niort chemin d'Aiffres, ont eu un garçon Victor né le 27 mars 1883, malheureusement décédé le 15 mai.



Acte de naissance de Victor Quérét

Comme les noms, les dates et les lieux sont identiques, je pense que ce sont les parents de Marie-Léontine.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là j'espère, je poursuis mon enquête !

Françoise CLAIRAND

O COMME ORPHELINS DU PHOTOGRAPHE

En étudiant les descendants de mon ancêtre Alexandre André FRADIN (1790 Saint Clémentin-1862 Bressuire), je me suis intéressé à la fille unique de son fils Louis Simon (1815 Nueil-sous-les-Aubiers – 1886 Bressuire) nommée Louise Clarice (née le 12 octobre 1841 à Nueil-sous-les-Aubiers) qui épousa Augustin MICHAUD menuisier de son état. De ce mariage naît une fille unique Augustine Noémie Julienne dite Justine MICHAUD née le 29 mars 1870 à Bressuire qui épousera 16 septembre 1889 toujours à Bressuire, Auguste Pierre VINET. Auguste VINET est photographe, originaire de Nantes (44), son père habite à Paris (75).



Malheureusement en 1896, Augustine MICHAUD décède à Bressuire au mois de mars et Auguste Pierre est interné à Nantes où il décède à l'hospice d'aliénés Saint-Jacques au mois de juillet.

Je ne peux penser à cette histoire sans penser aux similarités de l'histoire d'Aloysia DIETZ épouse FREMONT dont j'ai évoqué le sort dans le challenge AZ de l'année dernière. Je vous invite à relire tous les articles de ce challenge précédent sur le blog.

Donc voilà pour moi, Augustine était probablement décédée en couches, Auguste à l'asile. Pas d'enfants, affaire bouclée. Je n'avais pas pensé à une éventuelle mobilité professionnelle d'Auguste VINET, n'ayant pour source qu'une mention sur le site portraitsepia.fr (voir photo page suivante d'un Bressuirais) et j'ai bien eu tort. En effet, Auguste VINET et Augustine MICHAUD ont vécu une partie de leur vie à Parthenay, avenue de la Gare (voir l'autre photo), certainement où était établi l'atelier.



Deux enfants sont nés, Jeanne Augustine née le 17 mars 1891 à Parthenay, décédée le 19 octobre 1976 à Gagny (93), et Marcel Pierre né le 6 avril 1893 à Parthenay également et décédé 3 janvier 1939 à Clichy (92)

Jeanne et Marcel ont été pris en charge par leur grand-mère maternelle Louise Clarice FRADIN épouse MICHAUD. En effet, on retrouve Jeanne VINET à son mariage le 28 décembre 1912 à Bressuire avec Alcide Eugène PAPOT, militaire de carrière originaire de Saint-André-sur-Sèvre mais résidant à Poitiers (86). Alcide PAPOT sera décoré de la Légion

d'honneur en 1931 et sera administrateur de la Fraternelle Militaire de Saint-Mandé (94). Jeanne et Alcide repartent sur Poitiers avec Marcel et Louise. Ils vivent au 52, rue Carnot sur le recensement militaire de Marcel qui sera engagé volontaire en 1914 mais démobilisé en 1916 pour raisons de santé. Marcel quittera ensuite le Poitou pour la région parisienne où il exercera le métier de croupier, métier assez insolite dans ma généalogie et il épousera le 28 juillet 1923 à Paris X^e Marie Thérèse DECHATRE. Quant à Louise FRADIN, épouse MICHAUD, ayant eu le temps de s'assurer du devenir de ses petits-enfants, elle décède le 3 avril 1915 à Poitiers (86) à l'âge de 73 ans.

Grâce à Geneanet, on apprend que Jeanne VINET épouse PAPOT est inhumée avec son mari Alcide, son fils Jean et sa belle-fille Paulette, au cimetière de Saint-Mandé et il y a encore une descendance aujourd'hui en région parisienne. Par contre, Marcel n'a apparemment pas eu d'enfants.

Xavier CHOQUET

P COMME PUGNY



La photographie qui illustre cet article a été prise en 1938. On y voit une scène de la vie rurale d'avant-guerre à Pugny, petite commune qui compte alors 320 habitants, dans le canton de Moncoutant, à 15 kilomètres au sud de Bressuire.

Nous sommes à l'intérieur de la cour d'un château dont les origines remontent au XI^e siècle.

La légende de la photographie précise : « *Vieux château de Pugny : le porche. Relevant autrefois de la baronnie de*

Bressuire en 1598, les Demauroy furent les derniers seigneurs. Il fut incendié juste avant les guerres de Vendée ».

À travers le porche, on voit au loin le bocage et un « *balé* » (petit hangar construit avec les moyens du bord). Le fronton extérieur, non visible sur la photographie, porte la date de 1557 et les armes de Guy de Sainte-Maure, alors seigneur de Pugny.

La légende de la carte prête à discussion. Le château a-t-il été détruit par les flammes avant les guerres de Vendée ou alors au tout début ?

En tous cas, après sa destruction, ce lieu est devenu au début du XIX^e siècle une exploitation agricole de 60 hectares, une des plus importantes des environs. Pour une période qui va jusqu'aux années 1920,

cette ferme ne va accueillir que deux familles de fermiers : les BEAUJAUULT des environs de 1805 à 1905, puis les BOISSONNEAU. Ils seront aidés par de nombreux domestiques et journaliers.

Après la guerre 1914-1918, l'exploitation a été divisée en trois fermes d'une vingtaine d'hectares et abrite trois familles avec des logements et des dépendances séparés. Ces familles apparaissent sur la photo en compagnie de leurs chiens et d'une paire de bœufs...

Dans les années 1930, le site est donc occupé par :

- la famille de Camille POIGNANT, marié à Jeanne MORISSEAU. Ils vivent avec la mère de Camille, Berthe, veuve depuis 1929, et son oncle André POIGNANT, célibataire handicapé depuis l'enfance par la polio ;
- la famille de Raoul POIGNANT, frère de Camille, marié à Marie NOURRISSON ;
- la famille d'Albert MERCERON marié à Marie MARTIN.



Les personnes présentes sur la photo de 1938 de gauche à droite :

- André POIGNANT (1888-1972) ;
- Berthe PAPOT-POIGNANT (1882-1956), sa belle-sœur, veuve de Marcel POIGNANT (1878-1929) ;
- Marcel POIGNANT (1932-1964), fils de Camille ;
- Gisèle MERCERON-ROY (1921- 2021), fille d'André MERCERON ;
- un domestique inconnu ;
- trois enfants : Raymonde POIGNANT-GUILLOTEAU (1932), fille de Camille ; Madeleine POIGNANT-BOIZUMEAU (1932-2004) et Monique POIGNANT-TEMPÉREAU (1935), filles de Raoul.
- Jeanne MORISSEAU-POIGNANT, femme de Camille (1909-2000) ;
- Raoul POIGNANT (1909-2003) et Camille POIGNANT (1906-1992) tous les deux fils de Berthe PAPOT-POIGNANT ;
- Rémy POIGNANT (1936) fils de Raoul ;
- Marie NOURRISSON-POIGNANT, femme de Raoul (1911-1984) ;
- Albert MERCERON (1894-1975).

La famille MERCERON-MARTIN, originaire de la commune voisine de La Chapelle-Saint-Laurent, est présente à Pugny depuis une vingtaine d'années.

En revanche, la famille POIGNANT, bien qu'originaire de la commune voisine de Chanteloup, est présente à Pugny depuis au moins 200 ans¹². Ce sont les liens de cette famille avec l'histoire du château que nous allons maintenant développer.

Camille et Raoul POIGNANT savent-ils que leurs ancêtres Pierre POIGNANT (1720-1780) et Louise GIRAUDON (1734-1815) étaient domestiques au château depuis les années 1740 ? Le souvenir en a probablement été perdu.

¹² 1729, acte de baptême de Louise Marianne Pougnaud, AD 79 en ligne, Pugny, BMS 1709-1762 vue 36/132
Généa79 n° 120 page 37

Leur acte de mariage du 20 avril 1762¹³ nous fait pourtant découvrir pour la première fois l'orthographe actuelle du nom de famille. Fait rare pour l'époque, la femme signe clairement son nom, mais pas son mari qui est illettré.

Louise GIRAUDON est en fait la femme de chambre de la marquise de MAUROY. Cette famille de vieille noblesse militaire champenoise a acquis le domaine de Pugny en 1731. Elle en a fait sa résidence de campagne et y séjourne souvent.

Louise est issue d'une famille de bordiers de la paroisse voisine de Largeasse où plusieurs métairies appartiennent au marquis de MAUROY. Il semble bien que ce soit au contact des occupants du château qu'elle ait appris à lire et écrire. Tous les autres membres de sa famille sont illettrés.

Pierre et Louise POIGNANT vont avoir ensemble 8 enfants dont 5 atteindront l'âge adulte :

- Henry, né en 1763 ;
- Pierre André, né en 1764 ;
- Augustin, né en 1765 ;
- Marie Louise, née en 1768 ;
- Joseph, né en 1773, ancêtre de Raoul et Camille POIGNANT.

Louise deviendra veuve en 1780. Tous ses enfants seront employés au château et y apprendront à lire et à écrire, sauf Augustin qui semble souffrir d'un handicap mental. Henry s'occupera du bétail du domaine, Marie Louise deviendra femme de chambre de la fille de MAUROY et se mariera au régisseur Jean Clément CENDRE.

La Révolution va obscurcir le ciel du bocage bressuirais. Des tensions politiques autour du commerce des blés¹⁴ puis de la constitution civile du clergé¹⁵ vont créer progressivement un fort sentiment de défiance à l'égard des autorités révolutionnaires. Fin 1791, le marquis de MAUROY, opposant aux évolutions antimonarchiques de l'Assemblée nationale, prend le chemin de l'émigration avec sa famille.

À partir d'avril 1792, la déclaration de la guerre à l'Autriche provoque le besoin d'hommes pour partir aux frontières. Le 22 juillet 1792, une loi sur la patrie déclarée en danger encadre le recrutement de volontaires par commune et par canton. S'il n'y a pas assez de volontaires, on procédera à un tirage au sort parmi les hommes célibataires de 18 à 40 ans. Cette procédure appliquée dans le contexte politique et religieux dégradé du bocage bressuirais va provoquer en août 1792 une très grave révolte.

Le dimanche 19 août à Moncoutant (à 5 kilomètres de Pugny), est organisé la désignation des volontaires pour six communes. Plusieurs centaines de jeunes hommes sont réunis. Ils se révoltent contre les autorités locales, désarment les gendarmes présents et saccagent la maison de PUICHAUD du VIVIER, notable acquis aux idéaux révolutionnaires. Une partie des révoltés se dirige alors vers le château de Pugny pensant y trouver des armes.

Le régisseur Jean Clément CENDRE les empêche d'envahir le château mais leur remet un drapeau puisqu'il n'y a pas de fusils¹⁶. Les révoltés ne vont pas se disperser et passent probablement la nuit sur place.

Le lundi 20 août, la révolte s'étend et ce sont plusieurs milliers de paysans qui s'assemblent alors autour du château¹⁷. Les frères POIGNANT de Pugny sont identifiés parmi les meneurs des insurgés¹⁸.

Cette troupe va retourner le mardi 21 août à Moncoutant puis se diriger vers Châtillon-sur-Sèvre (l'actuelle Mauléon) et Bressuire sous la direction de Gabriel BAUDRY d'ASSON, officier de petite

¹³ AD 79 en ligne, Pugny, BMS 1709-1762 vue 130/132

¹⁴ 3 juin 1790, perquisition du château par la garde nationale de la Chapelle Saint-Laurent sans aucun résultat. BNF cote L B39-11488

¹⁵ Refus de prestation du serment à la constitution civile du clergé par l'abbé Guillon, curé de Pugny. Il bascule dans la clandestinité à partir de mars 1792. AD 79, Mémoire de maîtrise de Pascal Paineau, Le clergé paroissial du district de Châtillon sur Sèvre, page 61.

¹⁶ Casimir Puichaud, Histoire d'un drapeau vendéen, 1898, pages 8 et 9.

¹⁷ AN F7 3695/1-10 diffusés par AD 85 en ligne, vues 5 à 10/10.

¹⁸ Déposition de Mathurin Guillet de Saint-Jouin-de-Milly lors du procès des insurgés. AD 79 L2 supplément U6

noblesse de la commune de Saint-Marsault. Après plusieurs combats meurtriers à Mauléon, Rorthais et Bressuire, l'affaire se termine par l'écrasement de la révolte aux moulins de Cornet, commune de Terves, le vendredi 24 août. Le bilan de l'insurrection est d'au moins 250 morts.

Mais le château de Pugny, qui vient d'entrer dans l'histoire comme lieu de révolte, va également être parmi les victimes. Ce même vendredi 24 août 1792, les gardes nationaux vendéens de Pouzauges, La Châtaigneraie et Fontenay-le-Comte l'investissent, pensant y trouver un groupe de révoltés. Mais il n'y a que des femmes. Les gardes nationaux pillent alors puis incendient le château¹⁹.

Le retentissement de ces événements est national. Cette révolte est considérée comme le prélude de la grande insurrection vendéenne qui embrasera la région à partir de mars 1793.

Les dépendances du château sont à leur tour incendiées en octobre 1793²⁰. La guerre civile va faire baisser de 40 % la population de Pugny. Louise GIRAUDON-POIGNANT y perd son fils Henry, son gendre Jean-Clément CENDRE et deux de ses frères. Ses fils Pierre-André et Joseph seront plus tard récompensés pour leur action dans les combats aux côtés des Vendéens.

Les ruines du château sont vendues comme bien national en 1798, tout d'abord à un commerçant niortais puis en 1802 à un riche notable républicain de Moncoutant.

Au début des années 1800, les dépendances sont reconstruites et transformées en exploitation agricole. Les premiers métayers sont alors Jacques et Perrine BEAUJAL, avec leurs cinq fils.

Mais les lieux gardent leur réputation de foyer de révolte. En 1818, un rapport de gendarmerie soupçonne des complotistes de l'affaire du « *Bord de l'eau* » de s'y réunir²¹.

Quatre générations de BEAUJAL vont occuper la ferme du château pendant tout le XIX^e siècle.

Camille et Raoul POIGNANT sont doublement issus de cette famille puisque leurs grands-mères paternelles et maternelles étaient nées BEAUJAL.

Cette famille quittera le château vers 1905, mais les POIGNANT le réinvestiront dès la fin des années 1920.

Au moment de la photo en 1938, la famille de Camille et Raoul est donc présente sur ce site pratiquement en continu depuis 200 ans.

Le site du château est alors le lieu d'une vie rurale intense. Les battages de plusieurs fermes des environs s'y effectuent dans la cour tous les étés.

À partir des années 1980, le site du château sera progressivement abandonné. Les bâtiments devenus inadaptés à une exploitation agricole moderne ne seront plus entretenus par les propriétaires. Le dernier occupant, un petit-fils de Raoul POIGNANT, quittera les lieux en 2012.

En 2023, alors que le château de Pugny à l'abandon tombe en ruine, les terres de l'ancien domaine seigneurial sont toujours exploitées par les descendants de la famille POIGNANT. La relève est aujourd'hui assurée par l'installation de jeunes d'une vingtaine d'années. Ils sont la neuvième génération à cultiver ces terres ancestrales.

Jean-Philippe POIGNANT
Association « Les amis du château de Pugny »

Mes remerciements à Michel Chatry, Hervé Guilloteau, Christian Roy, Martine Poignant et Éric Bonneau.

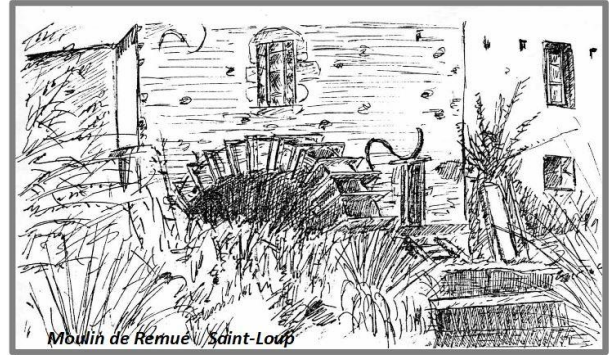
¹⁹ Casimir Puichaud, Histoire d'un drapeau vendéen, Casimir Puichaud, 1898, page 19.

²⁰ Demande d'aide à la reconstruction de 1811. AD 79 1M606.

²¹ Document transmis par M. Xavier Maréchaux. Courrier du chef d'escadron de la gendarmerie des Deux Sèvres. AN F7 3695/2.

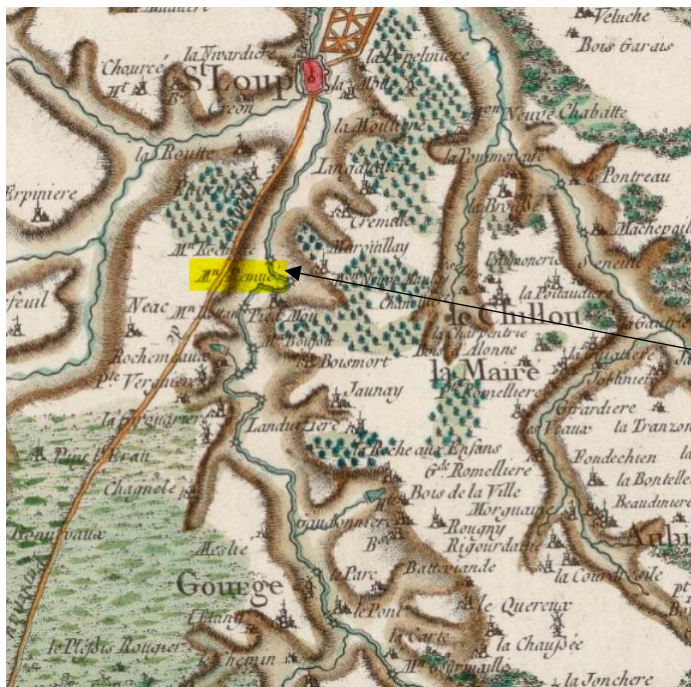
Q COMME QUAND DES PHOTOS MANQUENT À MON MOULIN !

Il est un moulin qui m'est cher, qui m'a conquis d'un seul regard. C'est un moulin que je vois chaque jour et qui m'interpelle parce qu'il a un vécu, une histoire à me raconter, à nous raconter... C'est un moulin à eau qui ne fonctionne plus depuis les années 1960 mais il a fonctionné jusqu'à cette date. Et en 1960, il y a forcément des photos de ce moulin, des alentours, de son ou ses meuniers. Ma quête est en cours depuis une bonne année, je ne pouvais pas, en ce challenge « A à Z photographie 2023 » ne pas l'aborder. Qui sait, peut-être pourrez-vous m'aider...



Un moulin du Thouet bien caché... à tout point de vue !

Difficile d'imaginer aujourd'hui qu'il y a quelques centaines d'années, le Thouet faisait tourner 50 moulins à eau, un par kilomètre, depuis sa source près de Secondigny jusqu'à Airvault ! De Gourgé à Saint-Loup, on comptait 12 moulins sur environ 8 km : le pont de Gourgé, le moulin Neuf, le moulin de Vernoux, le Gué, Rochemenue, Bouchet, Boussin, Rolland, Remué, Rochette-Brémaud et deux moulins à Saint-Loup (la Roche et les Poulies). Ces 12 moulins figurent sur la carte de Cassini de 1750. Cachés derrière les arbres et du fait de l'encaissement de la vallée, certains de ces moulins ont été longtemps d'accès difficile particulièrement ceux de Bouchet, Rolland et Remué.



Le moulin de Remué

Le moulin dont je vous parle, c'est justement le moulin de Remué à Saint-Loup-Lamairé.

Grâce aux informations recueillies dans une publication de l'association *Richesse et protection du patrimoine d'Airvault-Saint-Loup*, nous connaissons quelques éléments de son histoire. « Au XV^e siècle, le moulin de Remué appartient à l'Abbaye d'Airvault puis devient moulin banal de la châellenie de Crémille. Il a été arrenté par Louis Gouffier, comte de Caravas, baron de Saint-Loup, seigneur de Crémille. En quelle année ? À qui ? Nous l'ignorons. La rente était de 80 livres, 4 chapons et 2 oyes grasses. Nous savons que la rente a été transmise et divisée en deux. Aux environs de 1660, Laurent et Jacques Granger, alors meuniers à Remué, ont amorti la moitié de la rente. En 1667, l'autre moitié appartenait à Jean Demange, marchand à Bloye. Le 16 avril 1667, après des transactions compliquées avec les Granger, Demange promettait de les libérer de cette rente de 40 livres, 2 chapons et une oye grasse. Cela se passait au logis de Sainte-Catherine à Saint-Loup à 10 heures du soir. On peut supposer

après un bon repas. » Le 20 mai 1718, à l'étude de Maître DESRAGE à Saint-Loup, le moulin de Remué est vendu par Jeanne COUTIN à Pierre DEZANNEAU. En 1769, Jean GUION ou GUYON est le premier à Remué d'une famille qui gardera le moulin pendant 200 ans jusqu'en 1960.

Un moulin familial avant tout, histoire de vies : familles GUION (GUYON), DEZANNEAU...

Jour de fête à Saint-Loup ce 31 janvier 1769, les cloches de l'église sonnent : c'est jour de noces entre meuniers des familles GUION et DEZANNEAU. On va manger, chanter, danser jusque bien tard et même le lendemain, c'est sûr ! Jean GUION, 31 ans, meunier à Beaulieu-sous-Parthenay, comme son père, prend pour épouse Marie-Françoise DEZANNEAU, 24 ans, fille de Pierre DEZANNEAU, marchand puis meunier tout comme son grand-père... Est-ce le grand-père de Marie Françoise qui a acheté le moulin de Remué en 1718 ? Rien n'est sûr mais on peut y penser... Un mariage qui fait les affaires de Jean qui peut ainsi non seulement avoir une belle et travailleuse épouse, aguerrie au travail des moulins mais qui obtient aussi un moulin à son propre compte ! Pour Marie-Françoise, aînée de la famille, un choix peut-être de sa famille, pour garder l'exploitation du moulin familial ? Ses deux frères ont choisi un autre métier : François René est vigneron et Pierre Antoine boulanger. Mariage de cœur ou de raison, ils s'installeront à Remué cette année-là, ils en deviendront propriétaires et dès le 2 novembre, ils deviendront parents d'un petit Jean René. L'année d'après verra l'arrivée d'un deuxième bébé, année qui voit aussi une crue remarquable du Thouet qui endommagera sans doute le moulin comme ceux de ses voisins... Lorsque Jean décède à 47 ans, Marie-Françoise prend le relais avec ses enfants. Au recensement Voltaire (Saint-Loup) en 1796, elle est appelée la Veuve GUYON, elle a avec elle 6 de ses enfants âgés de 14 à 26 ans et un domestique. C'est le plus jeune de ses enfants qui prendra la suite, Antoine François. A noter que l'écriture de leur patronyme va évoluer au cours des années, parfois GUYON, GUION et même DION. En ce qui concerne l'activité, lors du recensement des moulins (1809), la production de farine est celle d'un petit moulin (une seule meule) mais comme pour la plupart des moulins, il y a aussi un moulin à vent. Les deux produisaient la même quantité de farine. Il faut s'occuper non pas d'un moulin mais de deux, complémentaires en fonction du temps. Quel travail quand on voit cet environnement si escarpé avec des rochers granitiques et que l'on sait l'éloignement de ces deux moulins !

Le lien entre les GUYON et les DEZANNEAU reste très fort. Ces deux familles sont des familles de meuniers du Thouet. Après Antoine François (1781-1857), ce sera Henri Antoine (1811-1850) puis Henri Antoine (1841-1871), tous des GUYON qui feront vivre tour à tour le moulin de Remué. Ils ont dû en laisser des litres de sueur mais aussi passer de bien bons moments pour qu'ils soient réellement installés et implantés dans ce terroir pendant si longtemps.

Arrêtons-nous sur ce dernier, Henri Antoine (1841-1871). Le 25 septembre 1866, à 25 ans, il épouse à Gourgé Marguerite Clotilde BOULIN, 21 ans. Ils auront 3 enfants : Jean Théophile (1867-1940), Hilaire Pierre (1869) et Marcel Gustave (1871). Ce dernier, né fin février ne connaîtra quasiment pas son père qui décède le 4 avril 1871 à 30 ans. Que s'est-il passé ? Un accident ? Une maladie ? L'inventaire des biens qui suit ce décès pourrait inquiéter : les dettes sont supérieures à l'actif car des dépenses considérables ont été faites pour une maison d'habitation. Deux prés sont vendus aux enchères publiques. Ils viennent de la succession d'Adélaïde MÉNARD, la mère d'Henri Antoine GUYON. Les prés sont vendus 8 030 francs, les dettes de la succession sont payées et le surplus employé, la moitié en réparations urgentes, l'autre moitié placée avec intérêts à 5 % au profit des 3 enfants mineurs. La veuve n'a pas à s'inquiéter de l'avenir, elle possède personnellement une maison et une borderie à Gourgé d'une valeur de 10 110 francs (héritage de ses parents Pierre-Hilaire BOULIN et Marie-Julie SOMMOREAU). Toutefois pour poursuivre l'activité liée au moulin, elle se marie en 1872 avec son garçon meunier qui n'est autre qu'un DEZANNEAU : Pierre. Elle place son frère Pierre-Hilaire BOULIN comme garçon meunier à Remué. Si les meuniers étaient sans doute un peu plus riches que les paysans, ils étaient aussi proches et solidaires. Ils se mariaient souvent entre eux. Les DEZANNEAU et les GUYON le prouvent pour Remué ! Et coïncidence ou pas, on retrouve notre Pierre DEZANNEAU ; si ce ne peut être le même (ça c'est sûr), un descendant sans nul doute !

Vers 1960 : Le moulin cesse d'être en fonction !

En 1893, Théophile GUYON meunier à Remué, épouse Louise CHESSE, fille de feu Jean Aristide CHESSE, meunier à Rochette-Brémault. Le futur aura 2 000 francs en argent comptant, plus ses effets et linges, la future 1 800 francs en argent comptant, plus ses effets et linges (100 à 200 francs en moyenne chez les paysans). Toujours selon les témoignages de l'association précitée, « jusqu'à la

Seconde Guerre mondiale, la grande lessive une fois par an, la « buée » en patois se faisait en septembre à Remué pour les femmes de Crémille. Elle durait une journée : bavardage, pique-nique sur l'herbe, linge qui sèche sur les coteaux. C'était une journée inoubliable pour les femmes et pour les enfants qui se baignaient dans la rivière. Le meunier de Remué, Théophane GUYON, dans les années 1900-1920, « chansonnait » ses concitoyens avec beaucoup de verve. Dédaignant la vie politique qui passionnait ses meilleurs amis, il occupait ses loisirs à rimer. Il avait la dent dure, n'épargnait personne. Ceux qui l'ont bien connu fredonnent encore des bribes de ses chansons. » On imagine sans peine l'inspiration qui devait être la sienne dans ce joli coin, où la solitude devait être propice à la réflexion... Son fils Raoul prend la suite, et dans les années 1930, il aura lui un camion, usagé certes, mais quel progrès ! Il connaîtra avec son fils Jean la fin de l'activité du moulin dans les années 1960. Raoul est né le 16 octobre 1897 à Remué, il y habitait lors du recensement de 1946 et sans doute jusque dans les années 1960, date d'arrêt du moulin en fonctionnement. Il est décédé le 7 février 1969 à Saint-Loup-Lamairé. Marié avec Berthe CHAPERON, il a eu 3 enfants nés entre 1921 et 1924. Jean a travaillé dans le moulin lui aussi puisqu'on a trouvé de vieux papier avec son nom.



Ce sont sans doute les descendants de Giselle (mariée avec Roger HÉRAULT en 1944), de Paulette (mariée avec Gaston BILLEAU en 1945) et de Jean (marié avec Yvette BONET en 1949) qui peuvent avoir des photos souvenirs de Remué !



Quand des photos manquent à mon moulin, eh bien lançons une bouteille à la mer (ou dans le Thouet !) pour récupérer des photos certes mais aussi des souvenirs et échanger sur ce petit patrimoine local. Alors si vous êtes descendants des GUYON (GUION, DION) ou DEZANNEAU, si vous habitez Saint-Loup, Crémille et les environs, si vous avez des informations sur le moulin de Remué et sa vie d'avant, je suis très intéressée... Et dans tous les cas, j'espère vous avoir fait voyager agréablement dans la vie passée d'un moulin du Thouet.

Laurence GABARD

R COMME RECHERCHE MARIE DÉSPÉRÉMENT

Je m'appelle Jean-René Nicoleau, secrétaire-adjoint du Cercle Généalogique Vendéen. De 1911 à 1922, mon grand-père Auguste Gauducheau a pris un grand nombre de clichés du monde rural vendéen sur plaques photographiques. Sur certaines d'entre elles, on y voit une jolie jeune femme, qui a été identifiée comme étant Marie Louineau. A la fin de la guerre 14-18, Marie a épousé Émile Boisson et la famille a déménagé à Niort.

Je recherche les descendants pour leur montrer comment leur aïeule était ravissante et en savoir un peu plus sur son histoire.

Auguste Gauducheau



Mon grand-père, Auguste Gauducheau est né le 24 novembre 1890 à Saint-Martin-des-Noyers (Vendée). Passionné des nouvelles techniques, il fait l'acquisition en 1911 de matériel photographique encore rare à l'époque dans nos campagnes. Tisserand de métier, il profite de ses tournées dans les villages et bourgs voisins pour photographier le monde rural.

En 1914, il n'est pas mobilisé tout de suite en raison d'un problème aux poumons. Il photographie alors les familles des soldats. Ces clichés sont envoyés aux combattants sous forme de cartes postales afin de se conformer à la censure.

Mobilisé en 1916 comme chauffeur, il continue à prendre des photos de son entourage.

De retour à la vie civile en 1919, il recommence à prendre des clichés du monde rural et de ses habitants, mais le cœur n'y est plus et le monde a profondément changé.

Il se marie avec ma grand-mère en 1926 et meurt en 1934 des suites de sa faiblesse aux poumons, la veille des deux ans de ma mère.

Restauration des plaques photographiques

À la suite d'un long jeu de piste, j'ai fini par trouver les plaques de verre qui m'attendaient depuis un siècle dans un grenier.

Elles n'avaient pas trop souffert des outrages du temps.

Pour les exploiter, j'ai dû faire l'acquisition d'un scanner professionnel capable de maîtriser des négatifs de grande taille.

Un travail de titan m'attendait, puisqu'il fallait numériser chaque photographie et la retravailler pratiquement pixel par pixel.



Pour chaque cliché, il m'a fallu entre 2 et 12 heures pour le restaurer convenablement, et il y en a 597...



Du négatif à la photographie finale

Marie Louineau



Mes recherches

Marie Émilienne Juliette Louineau est née à Bournezeau (Vendée) le 10/03/1894 fille de Louineau Ferdinand et de Remaud Maria.

Marie Louineau est décédée à Niort le 12/03/1988.

Marie Louineau et Émile Boisson se sont mariés à Bournezeau le 20/10/1920.

Émile Étienne Pierre Boisson est né le 14/12/1896 à Bournezeau fils de Boisson Eugène et de Lorieau Rosalie. Émile Boisson est décédé à Niort le 09/11/1962.

En 1927 (environ) ils partent habiter Niort. Émile est nommé gardien de bureau à la Préfecture, probablement un emploi réservé aux anciens blessés de la guerre de 14-18 (de nombreuses blessures dont l'impossibilité de servir de sa jambe gauche).

4 enfants (à ma connaissance) :

- Denise née le 11/08/1921 à Bournezeau et décédée à Olonne sur Mer (85) le 17/02/2002
- Jean né en 1923 à Bournezeau
- André né le 01/08/1928 à Niort décédé à Niort le 03/01/1996
- Odette née en 1930 à Niort

Ils ont habité successivement : 1931 : rue de l'Abreuvoir (315/819), 1936 et 1946 : rue Duguesclin (219/443 et 73/378) 1957 : 92 route de Ribray (Archives Vendée livret militaire 24/919)

Renseignements obtenus par les recensements, les relevés d'état-civil (décès de 1936 à 1944 à Niort), les tables décennales, et les fichiers INSEE des décès.

Je recherche donc les descendants de ce couple et tous renseignements pouvant illustrer leur vie.

Pour me joindre :

- sur mon site (pour info, les photos de Marie sont référencées AF003, D014, D016 F006 et VRg003) <https://photoguste.com>
- Par mail : jr.nicoleau@photoguste.com
- Ou sur le blog <https://genea79.wordpress.com>.

Merci d'avance.

Jean-René NICOLEAU

S COMME SAINT-MÉRAULT ET SES TRICOTEUSES

Saint-Méroult est un quartier de Boismé, sans aucun doute le plus ancien. Il doit son nom à un moine Méroult (Mayrulpus) envoyé par l'abbé Générout (Generosus) de l'abbaye d'Ensign (près de Saint-Jouin-de-Marnes) au VI^e siècle afin de le mettre à la tête d'une chapelle. Méroult y fonda une communauté qui adopta la règle monastique de saint Benoît. Il aurait aussi construit plusieurs oratoires sous le même vocable que celui d'Ensign : un oratoire voué à saint Pierre, un à Notre-Dame et un à saint Jean, si bien qu'à Boismé il y avait quatre lieux de culte religieux. Méroult mourut prieur ou abbé de Boismé et fut enterré dans une église qui plus tard porta son nom.

Le quartier de Saint-Méroult a la forme d'un « U » et toutes les habitations ont leurs façades principales qui donnent sur une cour commune, tournant le dos à la rue qui le longe. C'est dans une de ces habitations que je suis née, et au-dessus de la porte sur le linteau de granit est inscrite la date de 1709. La maison voisine avait une porte d'entrée en forme d'ogive, ce qui indique une construction ancienne, et de nombreuses fenêtres gardent des montants en granit à chanfreins incurvés

Mais, ce qui est encore plus étonnant, c'est que lorsque j'étais enfant, tous ses habitants descendaient d'un même ancêtre, Jacques Pérouchon, propriétaire bordier du lieu et décédé le 24 janvier 1820 ! Si bien qu'habitaient dans ce lieu ma grand-mère, deux de ses sœurs et Marie Guignard épouse Landreau qui était une cousine. Les partages avaient été faits de telle façon que, dans l'étable attenante, chaque famille y avait en propriété une « stalle » (espace cloisonné pour séparer les animaux deux par deux). Bien sûr, il n'y en avait plus ! Au bout habitait aussi Bibite qui était étrangère à cette grande famille et ne se mêlait pas au groupe. Nous, les enfants, en avions un peu peur et nous devions passer devant chez elle pour pénétrer dans le sanctuaire « Pérouchon ».



Toutes ces dames se réunissaient les après-midi à l'intérieur une grande partie de l'année mais, au beau temps, elles prenaient une chaise et se rencontraient à l'extérieur ! Et ça tricotait car, dans mes souvenirs d'enfant, c'est la guerre. Il y a des restrictions sur tout et sans doute sur la laine aussi. Alors on tricotait, détricotait aussi pour faire du neuf avec du vieux ! Et comme on ne trouvait pas facilement des aiguilles à tricoter, on en faisait avec des baleines de vieux parapluies !

Grand-mère nous faisait tous nos tricots depuis les maillots de corps pour l'hiver en laine de pays jusqu'aux pulls, jupes, gilets, capuches, bonnets, écharpes, gants, moufles et chaussettes. Ah ! Les chaussettes, c'était tout un art pour les tricoter avec cinq aiguilles sans s'emmêler, tout un art aussi pour faire les talons. Et comme les talons s'usaient plus vite que la tige, on coupait et reprenait les mailles au-dessus de la cheville et tant pis si la laine d'origine n'existait plus, on prenait une autre couleur car, dans les galoches que nous portions l'hiver, ça ne se voyait pas ! À si bonne école, j'ai appris

à tricoter très tôt et je sais faire tous ces tricots, même les chaussettes et les gants. J'avoue cependant que si je tricote toujours un peu, je n'ai pas fait beaucoup de paires de chaussettes et de gants !

Si les aiguilles allaient bon train, je pense que les langues devaient se dégourdir aussi. J'aimais m'asseoir à côté d'elles d'autant plus que leur groupe s'élargissait aux tricoteuses des environs car, tricoter seule, pour moi, c'est assez ennuyeux, mais tricoter en bavardant, quand on n'a plus besoin de regarder son travail à chaque maille, c'est un bon passe-temps !

Sur la photo, je reconnais grand-mère à gauche, Marie au milieu, et la troisième personne est sans doute une de mes deux grand-tantes, celle que je n'ai pas connue, mais je me souviens de son mari tonton Moïse.

Le temps s'en va, le temps s'en va, madame. Las, le temps non, mais nous nous en allons ! (Ronsard)

Jeannette CHESSE

T COMME TISSERANDS

Une photo retrouvée dans le grenier de mes parents...

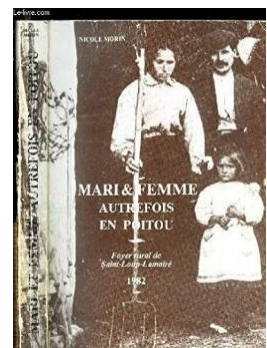


Elle a retenu mon attention. Mais pourquoi est-elle présente à travers ces différents documents ?

Après réflexion, je pense que ma mère m'a souvent parlé de ses lointaines origines avec des familles de tisserands depuis des générations.

Mais pourquoi ai-je retrouvé cette photo dans un livre intitulé « *Mari et Femme autrefois en Poitou* » de Nicole MORIN ?

Madame DARMANI, Présidente du Musée de la coiffe qui a eu l'amabilité de me prêter ce livre suppose qu'il pouvait s'agir d'une représentation folklorique du travail d'autrefois au cours des fêtes de village car la photo se situerait vraisemblablement vers 1920 comme en témoigne l'habillement des jeunes femmes.



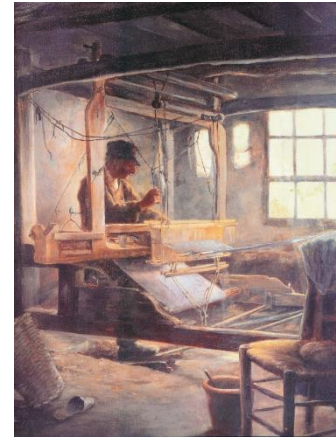
Nous pouvons observer la grand-mère avec sa quenouille qui étire le chanvre. Le fil disposé en fuseau est ensuite enroulé autour du dévidoir grâce à des rotations par la première jeune femme puis la seconde va défaire l'écheveau qui constituera la pelote. Le grand-père tisse alors le filet qui pouvait servir pour piéger les oiseaux. Cette photo représente les étapes du tissage.

Toutefois, auparavant, il fallait trouver la matière première, le lin ou le chanvre, lequel d'après les textes restait abondamment cultivé dans le Poitou où chaque famille entretenait à côté du jardin sa chènevière bien labourée et fumée. Une fois récolté, il était mis à rouir dans les fossés, séché, broyé,

à l'aide du « machour » qui dégrossissait et de la « beurghe » qui fignolait, puis passé au séran, travail du filassier. Toutes ces étapes précédaient le filage à la maison.

Il faut noter que le filage incombait essentiellement à la femme qui filait souvent à la veillée quand elle disposait de temps libre. La quenouille l'accompagnait même dans les champs pour ne pas perdre un moment.

Le tisserand n'intervenait qu'après ces diverses tâches comme le montre la photo. Il fabriquait une forte toile où se taillaient les draps de lit, les nappes de tables, les chemises et diverses pièces (tabliers de cuisine, blouses de travail et les sacs utilisés à la maison et dans les champs).



Il travaillait de l'aube jusqu'à la tombée de la nuit. Le chanvre n'ayant aucune élasticité, contrairement aux fibres animales comme la laine, restait difficile à tisser et demandait la maîtrise d'un geste expérimenté. D'autre part, l'environnement devait procurer fraîcheur et humidité afin que les fils ne cassent point. Ces conditions expliquent l'insalubrité du milieu de travail dans une cave ou un sous-sol humide dans un air chargé de poussières en suspension à l'origine de nombreux cas de phtisie cotonneuse. Des gestes répétitifs avec le bruit incessant du claquement des navettes de bois ponctuaient ses journées laborieuses. D'une façon générale, les enfants de la famille l'aidaient en préparant les pelotes de fil sur le rouet pendant que l'écheveau se déroulait sur le dévidoir. Afin de continuer le métier et pour des raisons économiques, ses enfants successifs ont vraisemblablement servis d'apprentis très jeunes encadrés par leur père et la famille proche qui jouait un rôle car j'ai constaté que les hommes se mariaient avec des filles de tisserands. Ainsi, cela évitait d'embaucher un apprenti, ce qui aurait contribué à diminuer leur maigre salaire.

Le tisserand pouvait également se déplacer avec son métier afin de se rendre dans des foyers plus riches où la matière première lui était fournie. Il y restait le temps nécessaire à la confection du linge et des vêtements destinés à la famille.

Pour revenir à la photo, j'ignore l'identité de ces personnages car, à cette époque, mes ancêtres du côté maternel avaient cessé le tissage depuis 1889.

Toutefois c'est l'occasion de se replonger dans le passé.

Je réussis à remonter jusqu'en 1713 où plusieurs générations de tisserands (au moins quatre) se succèdent comme le précise le tableau ci-dessous.

Sosa 7	Emma MOUZIN (ma grand-mère) née le 8/1/1900	X 3/3/1921 Saivres	Émile BUSSENEAU (mon grand-père) né le 4/11/1884	Sosa 6
Sosa 14	Alexandre MOUZIN né le 20/12/1863 <i>Garde-Champêtre</i>	X 7/10/1890 Saivres	Julie CAILLEAUX née le 3/9/1878	Sosa 15
Sosa 28	Jean MOUZIN né le 5/6/1828 <i>Tisserand</i>	X 9/12/1858 Saivres	Suzanne GOUBEAU née le 8/9/1836	Sosa 29
Sosa 56	Charles MOUZIN né le 15/3/1782 <i>Tisserand</i>	X 7/2/1810 Saivres	Jeanne-Julie GAULTIER née le 13/8/1788	Sosa 57
Sosa 112	Jacques MOUZIN né le 20/10/1750 <i>Tisserand</i>	X 6/2/1781 Saivres	Marie SENECHAULT née le 11/3/1759	Sosa 113
Sosa 224	Jean MOUZIN né vers 1713 <i>Tisserand</i>	X 2/9/1749 Saivres (ont abjuré à la même date)	Maixente BONTEMPS	Sosa 225

Comment ont-ils vécu ?

Les actes de succession retrouvés témoignent de leur pauvreté.

Toutefois, la dernière génération avait acheté divers terrains autour du village et possédait des animaux afin d'améliorer l'ordinaire. Une vache et quelques chèvres complétaient un salaire dérisoire.

Au décès de Jean MOUZIN, son épouse et son fils n'ont pas repris le métier. Cela correspond au déclin de la profession du 19^e siècle avec l'apparition d'ateliers de tissage industriel.

Ces derniers fabriquaient une toile aussi solide mais de meilleur aspect. Elle nécessitait moins de soin et de peine et permettait de fabriquer 120 fois plus de draps qu'avant.

C'est ainsi qu'une autre époque était née avec ses progrès et la toute-puissance de la concurrence. La disparition de ces métiers au début du 20^e siècle marque toutefois l'amélioration des conditions de vie et surtout la perspective d'un avenir meilleur.

Mais le souvenir reste et on ne peut qu'admirer ces êtres courageux qui savaient vivre modestement.

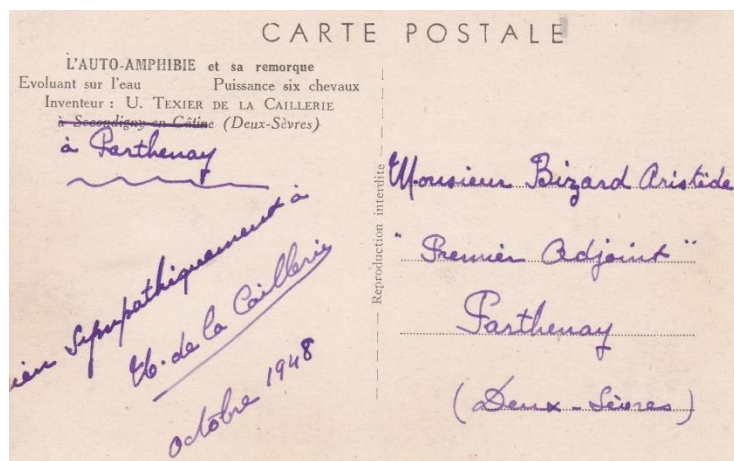
Sylvette BRIZARD

U COMME ULYSSE TEXIER DE LA CAILLERIE

Collectionneur de cartes postales anciennes de la Gâtine et recherchant la lettre S comme Saint-Aubin-le-Cloud(x), j'ai rencontré Secondigny dans la boîte et Ulysse TEXIER DE LA CAILLERIE, son AUTO-AMPHIBIE et sa remorque.



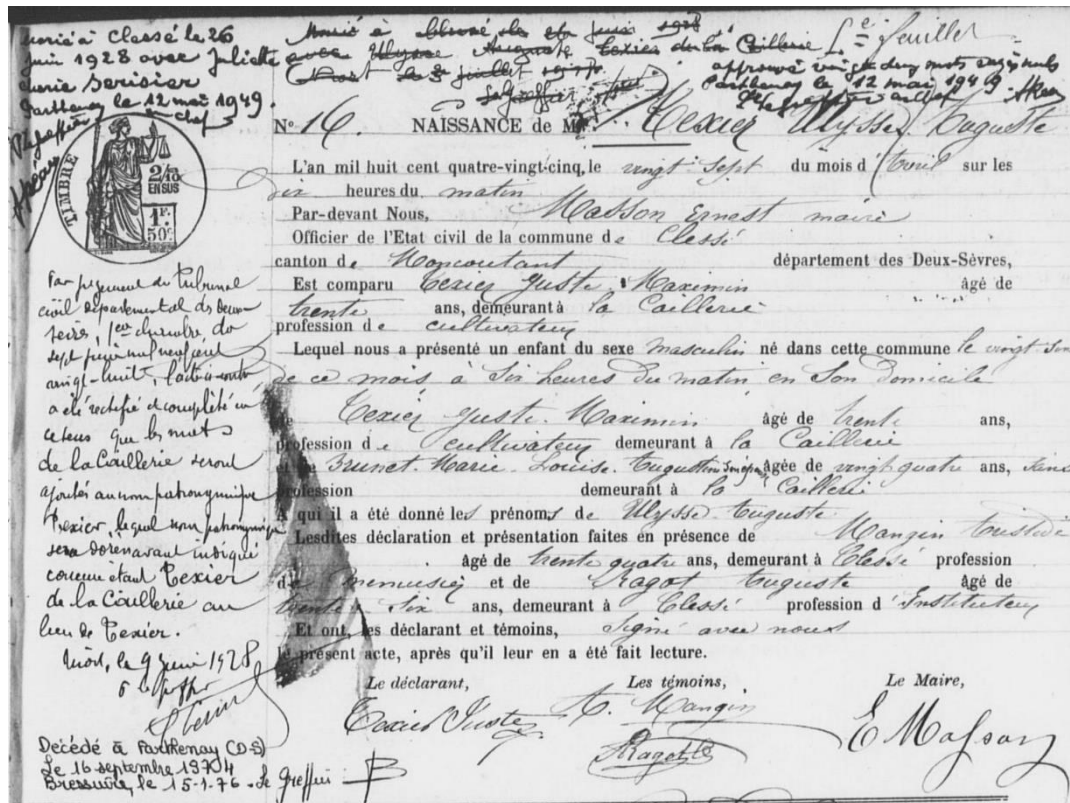
De plus, le verso daté d'octobre 1948 nous permet d'obtenir son autographe.



Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut retrouver des documents, des archives, des revues et des journaux. Ulysse serait étonné par la quantité d'écrits qu'il a suscités et je suis aussi surpris de pouvoir trouver une telle quantité d'informations.

Il est né le 20 avril 1885 à Clessé, de Juste Maximin TEXIER âgé de 30 ans, cultivateur demeurant à la Caillerie et de Marie Louise Augustine BRUNET, âgée de 24 ans. Il arrive à Poitiers à l'âge de 10 ans avec sa mère qui s'est séparée de son père. Il se forme à plusieurs emplois, charron, sellier et mécanicien. Il devient le premier taxi de la ville, malgré une forte opposition des conducteurs de fiacres.

En 1920, il crée un garage automobile rue Carnot puis il va gérer un hôtel restaurant. Il en devient propriétaire et le revend en 1928. La même année, il revient à Secondigny. Il reçoit la décision du Tribunal de Niort qui va rectifier son acte de naissance. Au nom patronymique seront ajoutés de la CAILLERIE, et les actes ont bien été annotés.



Il se marie à Clessé le 26 juin 1928 avec Juliette Marie SERISIER²².

En 1930 il conçoit et fabrique la voiture amphibie puis il la propose aux militaires qui vont soumettre le projet à des ingénieurs. L'armée poursuivra les essais en créant une société la licorne. Elle construira 6 modèles qui seront testés en 1937 et 1938. En définitive le projet sera abandonné.

Il s'installe à Parthenay et va se lancer en politique. Il invente sa propre doctrine dite des « Quatre Piliers ». L'économique doit chasser le politique. Les quatre grands pouvoirs sont : professionnel, syndical, national et international. Chacun est constitué par une classe économique : le Travail, l'Agriculture, l'Industrie, et l'Économie.

Il se présentera aux élections présidentielles de 1953 mais c'est René COTY qui sera élu. Il restera fidèle à sa doctrine et s'exprimera dans divers médias lors des événements de 1968. En 1973, il aura droit aux actualités télévisées régionales.

En 1974, il décède à Parthenay le 16 septembre²³.

Francis LARROUY

²² AD 79 État Civil en ligne

²³ Revue Le Picton n°224 mars avril 2014

V COMME VALLANS UN SOIR D'ÉTÉ



Elle dormait au fond du tiroir de la commode chez mon cousin. C'était ma quatrième visite chez lui, il me racontait les histoires du passé. Il l'a sorti avec un air mystérieux : « *Celle-là elle va t'intéresser !* »

Devant l'épicerie et ces jolies plaques publicitaires, le cirage « Crème Eclipse » l'apéritif « Byrrh » et le chocolat « Pupier », Théophile, est debout, chemise blanche rayée, lunettes rondes, une mauvaise vue qui lui a valu un passage écourté dans l'armée en 1915. Il tenait l'épicerie à Vallans avec ses deux fils et sa belle-fille.

Sur le banc, son frère Louis (mon grand-père) maréchal-ferrant, la forge était en face de l'épicerie. À ses côtés, sa femme Marie Devaud (ma grand-mère) tricote une chaussette à quatre aiguilles.

Celui avec le béret, c'est Jean, le fils aîné de Louis, il a une petite entreprise de travaux publics. Sur sa fiche matricule il est mentionné « A.S. » Il a fait partie de l'armée secrète, connu comme militant communiste à Vallans, il sera maire après la guerre de 1953 à 1977.

Les deux autres sont des gars de Vallans.

Une femme tourne le dos au photographe et semble ne pas vouloir être prise en photo, peut-être la belle-fille de Théophile qui travaille à l'épicerie. Elle s'est mariée en février 1941.

Il y a aussi trois autres personnages rayés au stylo-bille bleu.

À gauche, un soldat en uniforme allemand (un officier ?) avec un chien près de lui.

À droite, près des vélos, un autre soldat allemand qui tient le bras d'une jeune fille dont on devine le sourire. Peut-être une amourette ?

Et puis les récits entendus remontent à ma mémoire :

La cousine qui, de l'épicerie, faisait signe aux jeunes résistants hébergés dans la chambre au-dessus de la forge quand la voie était libre pour qu'ils puissent se soulager et se dégourdir les jambes.

Le cousin qui me racontait ses virées en vélo pour repérer et récupérer les parachutages dans le secteur de Vallans.

Les provisions d'huile et de farine entreposées par les cousins dans le grenier de mes parents pour échapper aux réquisitions.

Les réunions politiques qui avaient lieu dans l'arrière-boutique de l'épicerie après la guerre, on y installait des bancs pour que tout le monde puisse s'asseoir.

Mon grand-père est décédé le 22 février 1944 d'un cancer du foie. Je suppose que la photo a été prise en été 1942 ou peut-être en 1943, ils sont bien habillés, c'était peut-être un dimanche ou un jour férié, un moment de repos.

Je perçois de la complicité dans les regards, de la connivence.

Des questions demeurent : Qui a pris la photo ? Pourquoi rayer certains personnages tout en gardant la photo ?

Un moment de notre histoire, un soir d'été à Vallans.

Liliane ROCHE

W COMME WAOUH ! QUELLE CLASSE, CETTE CLASSE !

Verruyes, l'Aujardière circa 1886 | Vive l'école à Verruyes (épisode 2)

Cette année, le thème choisi pour le #ChallengeAZ collaboratif organisé par #Généa79 est la photographie, quel que soit la forme, le sujet. Youpi ! Cela me permet de faire d'une pierre deux coups, en assurant ainsi la suite, jusqu'alors délaissée, de mon article du ChallengeAZ2021 sur l'école.

Dans le tiroir de la bonnetière, les photos ne manquent pas. Des mariages familiaux et des portraits sur plus de cinquante ans, aux soldats de la Grande Guerre, en passant par les cartes postales des endroits qu'ils ont traversés, les photos sont nombreuses. Mais l'une d'entre elles s'impose, très certainement parce qu'elle est peut-être la plus ancienne. Une très vieille photo de classe. Pas de date, pas de lieu, bien entendu, si ce n'est au dos la mention Marie-Louise Niveau écrite à la plume avec une très belle calligraphie.



Sur l'image figée, ils sont plus d'une cinquantaine d'écouliers et écoulières à entourer leur maître, qui pose un livre à la main, preuve de son savoir et de son autorité sur cette jeune population. Au milieu, plein cadre, une jeune fille, la seule avec une coiffe sur la tête, une Malvina ou une Gâtinelle à cornes très certainement. Mon arrière-grand-mère maternelle Marie Louise Niveau. Et c'est une certitude familiale depuis toujours : Marie-Louise c'est celle avec la coiffe, elle avait quatorze ans, c'est l'école de l'Aujardière !

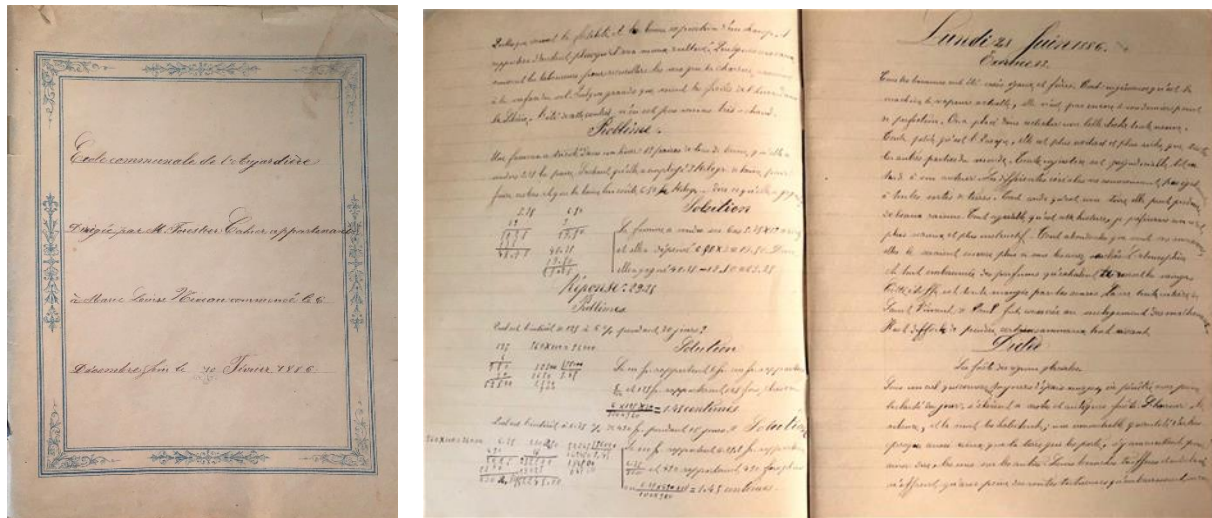
Effectivement, d'autres photos d'elle plus âgée confirment qu'il s'agit bien de Marie-Louise. Et puisqu'elle est née en 1872, dans le village de la Petite-Rebardière, la photo daterait par conséquent de 1886... ou environ, comme l'écrivaient les curés dans les registres paroissiaux !

D'autres indices accordent du crédit à cette date de prise de vue.

En tout premier lieu, les cahiers d'écoulière de Marie-Louise.

Conservés tout ce temps dans sa maison devenue ensuite celle de sa fille, puis aujourd'hui dans celle de sa petite fille, leurs couvertures indiquent clairement « *Ecole communale de l'Aujardière dirigée par*

M. Forestier Cahier appartenant à Marie-Louise Niveau » avec la date de début et de fin d'utilisation du cahier. En l'occurrence, celui ci-dessous a été commencé à la fin de l'année 1885. Les exercices sont issus d'un autre cahier pleinement utilisé en 1886.



En second lieu, la Loi Ferry en 1882.

Cette loi instaure enfin l'obligation scolaire pour les enfants de 6 à 13 ans, et dans toute la France, des écoles se construisent. C'est ainsi que deux nouvelles écoles mixtes voient le jour à Verruyes, dans les villages de la Millancherie et de l'Aujardière.

L'école de l'Aujardière sera en fait située à la Haute-Bertière. Ils sont trois hameaux à touche-touche dans le coin : le village de l'Aujardière, celui de la Réfraire et l'ancienne métairie de la Haute-Bertière. Au XX^e siècle, ils ne feront plus qu'un, l'Aujardière.

Le financement de l'école de l'Aujardière a été approuvé le 8 décembre 1883 par le Conseil général des Deux-Sèvres et celui de la Millancherie, après réduction semble-t-il, le 11 mars 1885²⁴.

En avril 1889, le Préfet des Deux-Sèvres, Félix Grenier, incluant des informations transmises par l'inspecteur d'académie, fait son rapport au Conseil général²⁵ sur les subventions accordées à la construction des écoles de hameaux.

Pour cela, un million de francs avait été attribué par l'État au département des Deux-Sèvres. Le département a construit 54 écoles mixtes, 3 écoles spéciales aux garçons, 2 écoles spéciales aux filles soit 75 écoles représentant 91 classes. Alors que le prix moyen d'une école est estimé à 16 790 Francs et celui d'une classe à 13 838 Francs, l'école de l'Aujardière a coûté 18 325 Francs et celle de la Millancherie 18 740 Francs.

En 1889, l'école mixte de l'Aujardière comprend un logement et deux classes.

Elle permet d'atteindre 450 habitants dans un rayon de 1,5 km. Le hameau de la Millancherie, lui, ne compte alors que 16 habitants mais son école permet de toucher 588 habitants.

Le 1^{er} novembre 1885, il a d'ailleurs été décidé de dédoubler la classe (filles, garçons).

Les délibérations du Conseil général indiquent aussi un total de 66 élèves en 1889 contre 37 un mois après la création de l'école de l'Aujardière.

Sur la photographie, sauf erreur, ils sont 52.

On peut supposer dès lors que les inaugurations des écoles, que ce soit celle de la Millancherie ou de l'Aujardière, ont eu lieu après les moissons, vers octobre-novembre 1885.

La prise de vue à l'Aujardière pourrait alors avoir eu lieu début 1886, peut-être au printemps.

²⁴Rapports et délibérations du Conseil général des Deux-Sèvres | Avril 1886

²⁵Rapports et délibérations du Conseil général des Deux-sèvres | Avril 1889

Peut-être aussi sous le ballet qui existe en face du bâtiment, accolé à la route. Les montants en bois de chaque côté, sur la photo, permettent de le penser. Les enfants et leur maître ne semblent pas être vêtus chaudement, comme ils auraient pu l'être en hiver, même si on ressent le côté festif qu'a dû représenter la séance de pose. La coiffe de mon arrière-grand-mère, certes, mais même si les blouses semblent nombreuses, les rubans ou les cols des filles, leurs bandeaux dans les cheveux, les foulards autour du cou des garçons, les vestes, le nœud du maître... Toute leur apparence, leur comportement, leurs regards, démontrent l'importance du moment.

Et enfin, question apparence, celle de Marie-Louise prouve qu'elle est la plus « grande » du groupe et qu'elle porte bien ses quatorze ans ou environ. À la fin de l'année scolaire suivant l'ouverture de l'école de l'Aujardière, ils sont cependant 17 élèves à avoir plus de 13 ans et à dépasser ainsi l'âge obligatoire.

Mais où Marie-Louise a-t-elle pu suivre un enseignement avant 1886 ? L'école publique du bourg qui existe depuis 1805 reste réservée uniquement aux garçons à cette époque. Appartenant à une famille de dissidents, il est peu probable – mais qui sait ? – qu'elle ait pu fréquenter l'école confessionnelle de filles existant à Verruyes. L'enseignement fut-il alors donné à la maison ?

Quant à monsieur Forestier, Romain Désiré de ses jolis prénoms, alors que nous sommes en 1886, il a tout juste quarante ans. Il est né le 6 novembre 1846 à Xaintray. Un de ses frères, Charles, deviendra aussi instituteur, notamment à Saint-Laurent-sur-Sèvre.

Romain Désiré est décédé peu de temps après cette aventure des nouvelles écoles, le 18 mars 1891. Il avait 44 ans, c'était en pleine année scolaire, à son domicile de la Haute-Bertière aujourd'hui l'Aujardière, dans le logement de l'école.

Ils sont cinquante-deux + un sur la photo et deux seulement identifiés.
Alors ... qui sont ces petits Verruyquois ? et que sont-ils ensuite devenus ?

Caroline CESBRON

X COMME JOSEPH DEBORDE X ANATHALIE JOURDAIN



La photo la plus ancienne que je peux vous montrer est sans doute celle de mes ancêtres Joseph DEBORDE et Anathalie JOURDAIN. Ils sont mes sosa 16 et 17, les grands-parents paternels de mon grand-père paternel. Mariés à Terves en 1859, ce cliché est sans doute un peu postérieur car ils ne semblent pas trop âgés. Je ne pense pas qu'elle ait été prise après 1870. Durant cette période, ils sont métayers sur la ferme du Bois-de-Terves, aidés de valets car l'exploitation est grande. Un seul des trois enfants nés peu après leur mariage survit, Lucien, mon arrière-grand-père né en 1862. Il sera élevé comme un fils unique.

L'image sépia s'est malheureusement un peu estompée, comme le temps qui passe et efface les souvenirs, mais elle reste lisible. Nous sommes devant un décor de photographe car on aperçoit en zoomant sur les côtés des colonnes grecques. On devine à peine le visage de mes ancêtres. Avec sa moustache et sa barbichette de mousquetaire, l'implantation de ses cheveux, sa silhouette, la forme de son visage, Joseph est le portrait craché d'un de mes frères. Anathalie, plus petite et plus ronde lui tient le bras. Leur position, proches l'un de

l'autre, donne l'image d'un couple uni et affectueux. Ils posent, sans bouger ni sourire, comme il le fallait à l'époque, mais avec naturel.

Tous deux sont en vêtements de tous les jours, mais soignés. Joseph porte un large pantalon et sa blouse de paysan. Comme il faut bien présenter sur la photo, il a boutonné son sarrau jusqu'au col et serré à la taille par une large ceinture. Joseph a aussi délaissé ses sabots pour ce qui ressemble à des chaussons. Il s'appuie fièrement sur un long fusil.

Anathalie porte la coiffe blanche, des femmes du Bressuirais. Elle est vêtue d'une longue et ample robe agrémentée de large rubans et protégée par un tablier à deux poches, l'ensemble est aussi très proche du costume du pays. Un col blanc et une broche apportent un peu de fantaisie à sa tenue.

Sa main droite tient une « châtelaine ». C'était une chaîne en argent msunie d'un crochet ouvragé, en argent lui aussi. Ce crochet s'accrochait dans la ceinture du tablier. À l'autre bout de la chaîne, il y avait une boucle où l'on pouvait accrocher soit de petits ciseaux soit un petit couteau qui, par une fente de la jupe, appelée « migaillère », allaient se loger dans une poche du jupon. C'était un bijou utile. Les plus aisées le portaient tous les jours, les moins riches les jours où elles prenaient leurs plus beaux vêtements. La châtelaine n'était portée que par les femmes mariées. Elle faisait partie de des cadeaux offerts dans la corbeille de mariage.



Une châtelaine (photo Marguerite MORISSON)

Qui a pris cette photographie ? La technique maîtrisée dès 1840 s'est vite développée et elle a permis l'émergence d'un nouveau métier : photographe. Pourtant, je ne pense pas que des photographes professionnels se soient installés si tôt à Bressuire. S'agit-il alors d'un cliché pris par un photographe ambulant ? Certains se déplaçaient dans les villages traînant matériel de prise de vue et de développement ainsi que décors dans une carriole. Peut-être que l'un d'entre eux s'est arrêté devant leur ferme et a proposé de les prendre en photo. Sans être fortunés, Joseph et Anathalie avaient les moyens de se faire photographier. Ils sont sans doute parmi les premiers de la commune de Terves à poser ainsi pour la postérité.

Ce cliché me permet de mieux connaître ce couple de mes ancêtres directs. Je sais à quoi ils ressemblent, comment ils s'habillent mais je leur découvre aussi quelques traits de caractère : Ils étaient sans doute assez « modernes » pour se laisser prendre en photo et sûrement assez fiers de leur réussite. Je connais même une partie de leur liste de mariage maintenant. Outre la châtelaine offerte à la mariée, il y a la pendule avec son décor de chasse qu'a reçue Joseph en cadeau de ses amis. [J'en ai déjà parlé sur mon blog](#) et elle corrobore le goût de Joseph pour la traque du gibier.



Joseph et Anathalie restent dans la ferme du Bois-de-Terves qu'ils quittent vers 1890 pour la plus grande ferme des Touches. Anathalie décède le 19 janvier 1893, âgée de 60 ans. Je ne connais pas d'autre photo la représentant contrairement à Joseph que je vois à différents âges de la vie.

Joseph laisse peu à peu la main à son fils Lucien pour la gestion et le travail de la ferme. Pour ses petits-enfants, il est le pépé José. Il pose avec sa descendance sur [une autre photo que j'aime beaucoup et que j'ai déjà racontée](#). Il s'éteint le 18 septembre 1907 à l'âge de 82 ans.



La descendance avec le pépé José (2e à partir de la droite) en 1904)

Raymond DEBORDE

P.S. : Merci à Marguerite grâce à qui je sais tout sur la châtelaine.

Y COMME Y A-T-IL QUELQU'UN QUI RECONNAISSE MONETTE ?

Après son mariage, quand ma mère est venue habiter à la ferme de mes grands-parents paternels, elle a apporté quelques photos de son enfance à Faye-sur-Ardin. J'ai malheureusement attendu trop longtemps pour l'interroger sur ces visages inconnus, aujourd'hui sa mémoire est vacillante et elle est dans l'incapacité de retrouver les noms des témoins de son enfance.

Pourtant, quand nous lui rendons visite avec mon frère dans l'EHPAD où elle séjourne, nous feuilletons les albums photos et essayons de reconstruire avec elles quelques souvenirs.

Parmi ces photos, il y a une série de clichés sur lesquels nous revenons régulièrement. Ils montrent à l'évidence une même famille mais impossible de savoir qui.

La première est un portrait réalisé dans un studio parisien, au dos figure l'inscription :

Monette 6 ans, le 6 avril 1943.

Puis est écrit :

*À parrain, marraine et leurs enfants avec mes plus
doux baisers.*

*Bien affectueusement de tout cœur, Suzanne,
Robert et Monette.*

Parrain, marraine et leurs enfants sont mes grands-parents Calixte Garnier et Céline Bouet et leurs enfants, ma mère Janine et son frère Jean.



Cette autre image a été prise en août 1938 lors de vacances chez mes grands-parents. À gauche, Monette est dans les bras de sa mère, à droite je reconnais ma mère enfant et ma grand-mère.

Quelques années plus tard, Monette a eu une petite sœur.



Enfin, je crois la reconnaître dans cette jeune femme élégante.

Ma mère se souvient de cette famille, sans pouvoir me les nommer. Elle se rappelle que le couple vivait à Paris et venait en vacances à Faye-sur-Ardin. Elle pense que c'est Suzanne (la mère de Monette) qui était la filleule d'un de mes deux grands-parents. Elle se souvient aussi que pendant la guerre, ses parents envoyaient des colis de nourriture à Paris. Mon frère aîné croit se rappeler avoir vu quand il était enfant cette famille parisienne, preuve que les liens se sont maintenus plusieurs années.

Avec toutes ces informations, j'ai tenté de reconstituer le puzzle.

J'ai commencé par essayer de retrouver Suzanne. Elle a eu Monette en 1937, elle peut donc être née entre 1905 et 1922, elle semble jeune sur les photos. Mais, malgré de nombreuses recherches sur les Suzanne de Faye-sur-Ardin et des communes environnantes, aucune ne correspond. Je n'ai pas eu plus de succès en enquêtant sur celles qui se sont mariées avec un jeune homme prénommé Roger. Je pense donc que les parents de Suzanne vivaient déjà à Paris à sa naissance et que c'est là-bas qu'elle s'est mariée.



J'ai bien sûr prêté la plus grande attention aux patronymes des familles de mes grands-parents maternels : GARNIER, BOUET, BARBOT, BOUTIN, RICHARD, LAIDIN, FARAUD et RIVET, mais là encore rien de concluant.

J'ai finalement abandonné cette piste pour me tourner vers Monette.

Il s'agit sans doute un diminutif, celui de Monique ou de Simone peut-être. J'ai commencé par enquêter sur le studio parisien où a été réalisé son portrait, son nom figure au verso de la photo « *Studio Gloria* », mais il n'existe rien en ligne. J'ai poursuivi mes explorations sur Paris, parmi les naissances et les décès. J'ai fini par trouver une Monique Mouret, née le 6 avril 1937 à Paris 6^e, laquelle serait décédée le 2 juin 2012 toujours à Paris dans le 14^e arrondissement. Mais s'agit-il de ma Monette ? Je n'en suis pas sûre.

Ma mère et mon frère comptent sur moi pour démêler l'écheveau et le sujet revient dans nos conversations. Voilà pourquoi, j'ai eu envie d'écrire cette histoire pour le Challenge AZ, en me disant

que peut-être quelqu'un reconnaîtrait Monette, Suzanne ou Robert et me contacterait. Si c'était le cas, je serais très heureuse de découvrir qui ils sont et de pouvoir offrir ce cadeau à ma mère.

Sylvie DEBORDE

Z COMME ZOOM-ZOOM SUR DES DÉTAILS D'UNE PHOTO

La photo, objet de cet article est une photo de mariage prise à Luché-Thouarsais, dans le nord de notre département des Deux-Sèvres, à 14 kilomètres au sud de Thouars, le 17 novembre 1930.



Marcel, le grand-oncle de mon épouse, se marie avec Odette.

J'aurai pu vous raconter nos parties de « Qui est Qui », en comparant les personnages qui se trouvaient sur d'autres photos de mariage ou d'autres photos d'époque.

J'aurai pu vous raconter l'histoire des costumes ou des coiffes de l'époque, mais je vais vous parler des publicités du coin droit de la photo, derrière les invités au mariage.

Trois publicités sont présentes :



Ce sont des publicités pour des magasins de Thouars.

Lançons-nous sur la piste. Quelles informations puis-je trouver sur ces magasins ? Existents-ils toujours ? Que sont devenus les lieux ?

La publicité pour la Grande Fabrique

Que nous dit cette « réclame » :

Habillez-vous A LA GRANDE FABRIQUE

P. LAVEAU 42 rue Saint Médard et rue Porte au Prévot THOUARS

Spécialité de vêtements pour hommes et enfants.

Au recensement de la rue Saint Médard à Thouars en 1936, nous trouvons une famille Laveau. Le chef de famille se prénomme Henri (tiens, tiens, la publicité indique P Laveau) ...

Dans le même immeuble habitent son épouse Hélène Héraud, Marie Bureau, domestique et la famille Barrague, dont le mari travaille pour la famille Laveau.

Les fonds du musée Henri Barré de Thouars vont livrer des trésors :



1923



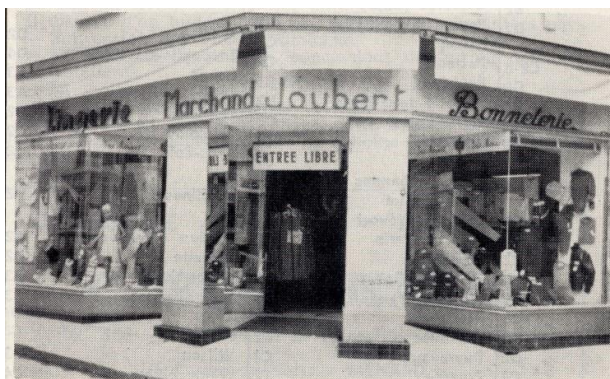
1924



1924

© Collection Musée Henri Barré Thouars images ci-dessus

La grande fabrique sera remplacée par une enseigne bien connue des Thouarsais de ma génération :



MAISON

Marchand - Joubert

42, rue Saint-Médard, THOUARS, Tél. 2.89

BONNETERIE — CONFECTION

CHEMISERIE — LINGERIE

HOMMES — — DAMES — — ENFANTS

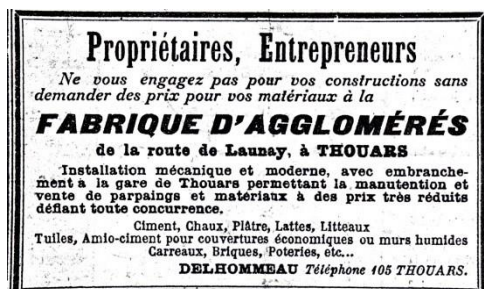
1968 © Collection Musée Henri Barré Thouars

La publicité pour la scierie Delhommeau & Raimbault

Que nous dit cette « réclame » :

**Bois du Nord et du Pays, Scierie Mécanique, Achat de bois sur pied
DELHOMMEAU & RAIMBAULT, rue Gambetta et rue Rabelais, THOUARS**

Là aussi, les fonds du musée Henri Barré de Thouars vont livrer des trésors :



1926



1933

© Collection Musée Henri Barré Thouars images ci-dessus

Depuis 40 ans, le site est occupé par le Centre Médico-Social Gambetta, appelé communément Résidence Gambetta.



Capture d'écran Google Maps - 08/05/2023

La publicité pour la fabrique de meubles Courjault – Chichard

Que nous dit cette « réclame » :

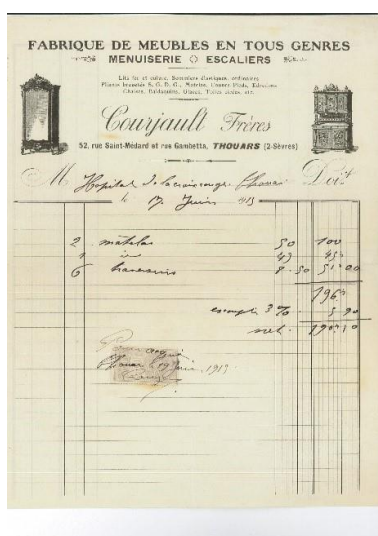
Fabrique de Meubles COURJAULT – CHICHARD

52 rue Saint Médard, 47 et 49 rue de la Trémoille

Au recensement de la rue de la Trémoille à Thouars en 1936, nous trouvons une famille Courjault-Chichard. Adrien Isidore Augustin Courjault est né le 2 février 1886 à Massais, il est le fils de Louis François Courjault et d'Augustine Léontine Bertonneau. Le 4 février 1911, il a 25 ans et se marie à Thouars avec Germaine Pauline Clémentine Chichard. Il décéda le 7 février 1955 à Thouars, à l'âge de 69 ans.

La famille Chichard est une famille ayant fait souche à Thouars puisque nous en retrouvons trace au recensement de 1906.

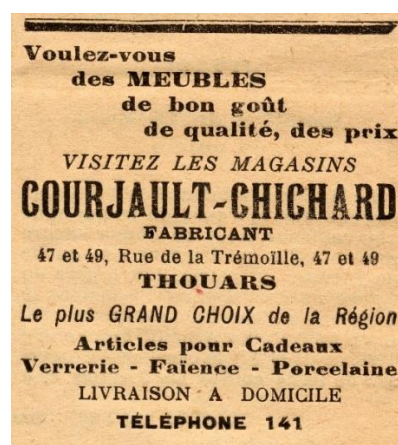
Là encore, les fonds du musée Henri Barré de Thouars vont livrer des trésors :



1918 Facture pour l'Hôpital de la Croix Rouge de Thouars



1923



1932 8 © Collection Musée Henri Barré
Thouars images ci-dessus

La famille Courjault-Chichard s'est diversifiée. En plus de la fabrication et de la vente de meubles, elle a ajouté à sa panoplie de chalandise : de la verrerie, de la faïence et de la porcelaine comme l'indique cette photo (page suivante) du magasin situé au 47 rue de la Trémoille datant des années 30.



© Collection Musée Henri Barré Thouars

Et comme certains Thouarsais s'en souviennent, pour y avoir déposé leur liste de mariage dans les années 60 ou avoir fait l'acquisition de pièces, aujourd'hui collector.



© Collection André Roy,
Groupe Facebook les Thouarsais



© Collection Catherine Charles, Groupe
Facebook les Thouarsais



© Collection Philippe Drevin,
Groupe Facebook les Thouarsais

Le dernier magasin occupé par la famille Courjault-Chichard était situé Place Lavault, boulevard Pierre Curie. Ce bâtiment accueille aujourd'hui l'agence des Mutuelles de Poitiers Assurances.

Remerciements :

Un immense merci à Sébastien Maurin, Responsable du musée Henri Barré de Thouars pour ses recherches dans tous les fonds du Musée, pour m'avoir transmis tous ces documents en y apportant toutes les informations nécessaires à la construction de cet article.

Merci également à Claude Dupitier pour m'avoir aiguillé sur les informations, à propos de ces magasins, que les Thouarsais ont déposé sur le groupe Facebook : « les Thouarsais »

Philippe CHABOSSEAU

[illegible]